e Année. N° 33. 1er SEPTEMBRE 1911

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

MARCEL RIVIÈRE ET CIE, ÉDITEURS

31, RUE JACOB, PARIS.

Le numéro : fr. 1.50

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Comité de direction :

JACQUES COPEAU, ANDRÉ RUYTERS,

JEAN SCHLUMBERGER.

Secrétaire : PIERRE DE LANUX.

Adresser correspondance et manuscrits

78, RUE D'ASSAS, 78

Réception le Lundi de 10 h. à midi.

31, rue Bonaparte

Abonnement d'un an :

France, Alsace-Lorraine, Belgique et Luxembourg: 15 frs.,
Étranger 18 frs.

Pour les membres du corps enseignant : 10 frs.

Abonnement sur papier de luxe 25 francs.

COVENTRY PATMORE

...retiré à l'écart de cette brillante compagnie...

PETER GEORGE PATMORE.
(portrait de son fils Coventry dans " Chatsworth ").

" On dit que les mariages sont écrits dans les cieux, et que, lorsque les êtres qui sont destinés l'un à l'autre se rencontrent, ils se reconnaissent aussitôt. Cela est vrai, du moins, en ce qui concerne la Vérité et l'Ame humaine ; et leur mariage, une fois consommé, ne connaît division ni divorce. Nous pouvons aller du berceau à la tombe sans rencontrer cette fiancée de nos âmes ; ou bien nous pouvons rencontrer mille " fausses Florizels " et prendre chacune d'elles pour la vraie ; mais si nous rencontrons la vraie, nous ne pouvons ni la méconnaître ni la rejeter. "

PETER GEORGE PATMORE.
(" My Friends and Acquaintance ", tome II, p. 266.)

Coventry Patmore a toujours pris soin de séparer complètement sa vie de ses ouvrages. Dès qu'il a eu des personnages à mettre en scène, comme c'est le cas dans son plus long poème : " The Angel in the House ", il les a différenciés de lui-même et des siens autant qu'il l'a pu faire, comme pour bien montrer qu'il ne s'agissait pas d'un homme, mais de l'homme. Ses poèmes sont tout pleins de sa personnalité, mais sa personne en est absente. Sagement, le poëte a caché sa vie, nous donnant la fleur

et le fruit de son bel esprit, gardant l'ombrage pour les siens, et pour lui seul et son Dieu " la racine austère ".

Le seul document autobiographique que Coventry Patmore nous a laissé est l'histoire de sa conversion au catholicisme. Court opuscule, écrit à la demande de sa troisième femme et d'un Père jésuite, et qui n'a été publié qu'après sa mort. [1] Même dans ces pages intimes Coventry Patmore a refusé d'introduire son moi, songeant plutôt à édifier ceux qui pourraient les lire un jour. Toujours on le trouve, en vrai aristocrate, respectueux de lui-même comme des autres, et distant jusque dans les plus véhémentes effusions de sa sensibilité. Non, son œuvre n'a pas besoin d'être commentée ni expliquée par sa vie. Comme toutes les grandes œuvres, elle dépasse la vie de son auteur, et elle échappe au temps et aux circonstances où elle fut produite.

Mais ce n'est pas une curiosité vaine qui nous conduit à lire les biographies de Patmore : celles de Basil Champneys et d'Edmund Gosse, [2] et les articles de Aubrey de Vere, du Dr Garnett et de Mme Meynell. Car si l'œuvre et la vie du poète sont deux choses indépendantes, et si l'œuvre a infiniment plus d'importance que les circonstances de la vie du poëte, toutefois la vie de Patmore est assez belle par elle-même, et porte assez la marque du génie, pour attirer et retenir notre attention.

Coventry Kersey Dighton Patmore est né à Wood-

[1] Dans le tome II du copieux Mémoire consacré à C. P. par Basil Champneys (Londres, George Bell and Sons. 1900.)

[2] Coventry Patmore, by Edmund Gosse (Literary Lives) Londres : Hodder and Stoughton, 1905.

ford (Essex) le 23 juillet 1823. Son père, Peter George Patmore, avait alors vingt-sept ans.

Pour bien comprendre dans quel milieu le poëte allait grandir, il faut lire le plus important des ouvrages de P. G. Patmore : " My Friends and Acquaintance. " [1] C'est un de ces livres qu'on ne ré-imprime guère et que le public ignore, mais qui sont, pour les critiques et les historiens, de grands magasins d'anecdotes, de dates, de petits faits, parfois importants, concernant les principaux écrivains d'une certaine époque. D'après cette lecture on se forme une image assez vive de Peter George Patmore et de son milieu.

P. G. Patmore, qui a sa petite demi-page dans le Dictionary of National Biography, fut, de 1825 à 1845, un des écrivains notoires de l'Angleterre. Ayant débuté à vingt-et-un ans dans le " Blackwood's Magazine ", accueilli dans la plupart des grandes revues, lecteur et conseiller d'éditeurs importants, lié avec les Lamb, avec Hazlitt ; traité en ami de la maison chez Lady Blessington, connaissant et fréquentant tout ce qui avait un nom — art, noblesse, théâtre, finance — en Angleterre, Peter George Patmore avait une grande situation dans le monde littéraire et dans la société de Londres. Et sans doute il bénissait l'ambition qui de bonne heure l'avait arraché à la carrière commerciale à laquelle son père, bijoutier à Ludgate Hill, le destinait. Par ses talents

[1] My friends and Acquaintance, being memorials, mind-portraits, and personal recollections of deceased celebrities of the nineteenth century, with selections from their unpublished letters. By P. G. Patmore. 3 vol. Londres : Saunders and Otley, Conduit street. 1854.

il s'était élevé jusqu'à la *Société* (mot qui avait alors plus de prestige que maintenant,) il faisait partie de la société, était connu dans Fleet street et dans St-James', était compté parmi les dandies, et pouvait sourire avec indulgence et sans amertume en pensant au confrère de province, au petit clergyman qui vient conquérir la capitale, " avec un livre de sermons manuscrits dans sa poche. "

" My Friends and Acquaintance " n'est pas seulement un recueil d'anecdotes sur le monde des lettres en Angleterre, de 1825 à 1845, mais c'est aussi le produit de cette période : l'auteur est malgré lui compris dans le tableau qu'il trace ; quelques-unes de ses rancunes s'y font jour ; son naturel y perce. Cuisine de salles de rédaction ; petites indiscrétions : Thomas Campbell n'est pas l'auteur de la " Vie de Mrs. Siddons "; c'est X qui l'a écrite, et Thos. Campbell, pour de l'argent, l'a signée ; mais en disant bien haut qu'elle était si mal écrite que jamais aucun critique consciencieux ne la lui attribuerait. Or, X, assez clairement désigné pour ceux qui étaient au courant — les " grands Londoniens " d'alors — était Colburn, brouillé avec P. G. Patmore. Et au moment où " My Friends and Acquaintance " parut, *Colburn vivait encore...* Non ! n'accusons pas le père de Coventry Patmore d'avoir été un homme méchant. Ses défauts étaient ceux de la Société de son temps. Il s'était élevé jusqu'à cette Société, mais il ne l'avait pas dépassée : il ne concevait rien au-dessus d'elle. L'effort était assez grand pour une génération, et pour un homme plein de talents mais sans génie. A la génération suivante, nous verrons un homme de génie s'élever bien plus haut que la Société, dépasser même 'orgueil de la vie, et d'un vol certain gagner Dieu.

Comme écrivain, P. G. Patmore est classé : il appartient à l'école dite " Cockney ", dont le seul grand représentant fut Charles Lamb. Littérature facile, agréable, essentiellement mondaine : anecdotes, traits, parodies, récits à clé — la littérature infiniment petite qu'en tous temps les grandes capitales ont produite. Spécialement, P. G. Patmore représente le type, qu'on retrouve constamment dans l'histoire littéraire, du *vulgarisateur* et de l'écrivain à la mode : " à la mode " dans deux sens : il la suit des premiers et par là mérite que le public le suive. Ainsi : lorsque paraît un ouvrage à succès, l'écrivain à la mode s'empresse de refaire le même ouvrage, soit dans l'enthousiasme d'avoir bien compris, soit parce que l'inventeur a laissé à glaner après lui, soit enfin tout simplement par habileté. Ainsi : après le succès éclatant et prolongé de " Rejected Addresses " [1], collection de parodies très amusantes des plus notoires poëtes de l'époque, P. G. Patmore publie, en 1826, un recueil de " Rejected Articles ". Le reste de son œuvre est du journalisme brillant, agréable et fin. Son style est soigné comme l'était sa mise, et plein de dignité comme les cravates des beaux et des dandies ; mais c'est un style de seconde main. Jamais la pensée n'est assez forte pour communiquer sa vigueur à la phrase; et, pour tout dire, on sent un homme chez qui les lettres ne sont pas la passion dominante.

En tant qu'individu, P. G. Patmore est bien plus aimable. Il avait un goût fin et sûr ; il eut le courage d'exprimer son admiration pour Shelley et pour Wordsworth à une époque (et dans des revues) où ces noms

[1] Par James et Horace Smith (1812; dix-huit éditions entre 1812 et 1833.)

étaient toujours accompagnés de blâme et de railleries. Il a pu fréquenter des hommes de génie, les voir dans l'intimité, avec leurs défauts, leurs faiblesses et leurs ridicules, sans oublier pour cela leur côté sublime. A cet égard, ses portraits de Lamb et de Hazlitt sont d'excellents morceaux, que bien des critiques et des biographes modernes devraient prendre pour modèles.

Il y avait dans sa vie une histoire qui le suivit jusqu'au bout. Cela datait de l'année avant son mariage, de 1821 (il avait vingt-cinq ans). Il était témoin dans un duel entre gens de lettres. L'adversaire de son client tira en l'air. Les témoins auraient pu alors arrêter le combat ; mais par ignorance des usages, ils le laissèrent continuer. Le client de P. G. Patmore fut tué, et, par une de ces bizarres injustices si fréquentes dans le monde, P. G. Patmore porta tout le blâme. Du reste, ce petit scandale ne gêna en rien sa carrière sociale, et nous sommes heureux de constater que c'est là tout ce qu'on eut jamais à dire contre le père de Coventry Patmore.

Et c'est précisément dans son rôle de père que P. G. Patmore se montre le plus digne de notre admiration et de notre reconnaissance. L'homme assez intelligent et affiné pour sentir, et respecter, le génie chez des gens qu'il voyait tous les jours, sut aussi découvrir le génie chez son fils aîné. Dès lors il en fit son ami et son confident ; et lui évita, en le gardant près de lui, les inutiles souffrances de la séparation et de la vie de collège. Tandis qu'il abandonnait ses autres enfants, George Morgan (né en 1825), Gurney Eugène (né en 1826) et Eliza Blanche (née en 1827) à la règle sévère d'une mère écossaise et puritaine, il prit Coventry sous sa direction, lui consacrant tous ses

soins ; lui parlant comme à un homme ; lui lisant ses passages favoris dans les auteurs qu'il admirait le plus ; satisfaisant tous ses caprices.

Il est facile d'imaginer ce que fut l'enfance, et l'adolescense, de Coventry Patmore : la maison de Londres, [1] et la maison des champs, à Highwood Hill, près de Hendon ; la vie large, qui sans doute eût paru extravagante à des gens de la même classe que le grand'père de Coventry et plus riches que les Patmore ; les noms les plus illustres de l'époque, prononcés à table, comme des noms d'amis intimes ; les beaux livres mis à la disposition de l'enfant : Dante, Chaucer, Spencer, Shakespeare, Milton ; les fréquentes sorties après le dîner : P. G. Patmore, le beau dandy, emmenant son fils aîné au théâtre où l'attend son fauteuil réservé de critique dramatique : les saluts du contrôle, et, pendant l'entr'acte, la visite au foyer des artistes. Toute sa vie, Coventry parla de Macready, de Kean et de Rachel.

P. G. Patmore suivait le développement de l'intelligence de son fils, et se contentait de l'aider et de le servir. Il y eut une période de mathématiques, suivie d'une période de peinture, vers quinze ans : on exposa, et on obtint une récompense de la Society of Arts. A seize ans (1839) Coventry fut envoyé en France pour se pefectionner dans la langue. Il fut placé au Collège de St. Germain-en-Laye ; mais son père tint à ce qu'il vécût dans la famille du principal et ne prît que des leçons particulières, en sorte qu'il ne se mêla guère aux autres élèves. Il passait ses dimanches chez Mme Catherine Gore [2],

[1] Southampton street, Fitzroy square.

[2] Catherine Grace Frances Moody, épousa Charles Gore en 1823.

presque inconnue aujourd'hui, mais qui était alors la femme écrivain la plus populaire de l'Angleterre. Dans ses salons de la place Vendôme, Coventry Patmore aperçut, du fond de sa timidité de collégien, tous les Français les plus fameux de l'époque. Ce séjour en France ne dura que six mois, et il serait peu digne d'intéresser les biographes, s'il n'avait coïncidé avec la plus forte des nombreuses passions amoureuses qui troublèrent l'enfance du poëte. Miss Gore, âgée de dix-huit ans, fut l'objet de cette passion ; elle y répondit, d'ailleurs, par des moqueries, et dans la suite devint, sans remords, Lady Edwards Thynne. Mais, pour Coventry Patmore, elle fut le premier type de " l'Ange de la Maison " qu'il devait chanter un jour.

Le retour à Londres, en 1840, fut suivi d'une période de composition poétique à laquelle nous devons : " The River " et " The Woodman's daughter ". P.G. Patmore, naturellement, se hâta de faire imprimer ces deux premiers efforts du génie de son enfant, (mais sans les publier). Cependant Coventry était pris d'une belle ardeur pour les sciences naturelles et la chimie, et aussitôt son père fit aménager en laboratoire, dans leur maison de Londres, une cuisine désaffectée. Cette époque (1840-1844) fut une des trois périodes les plus actives de la vie intellectuelle de Coventry Patmore. Son intelligence semblait vouloir embrasser toutes les connaissances humaines : tandis qu'il poussait très loin ses expériences

Née à East Retford en 1799, morte à Lyndhurst (Hampshire) en 1861. Elle faisait le roman mondain ; écrivit aussi pour les théâtres et composa des mélodies. Son œuvre comprend deux cents volumes.

de chimie, il lisait Platon et Shakespeare, et concevait une théorie toute nouvelle de "Macbeth". Aucun système d'instruction, aucune école, ne l'avait dégouté des études, et la société de son père, au contraire, le poussait à toutes les recherches désintéressées.

Dans son "Chatsworth" ce père excellent a tracé un joli portrait de son fils: le corps souple penché sur un livre ouvert, la petite tête un peu hautaine, volontaire et charmante, les bandeaux châtains cachant à demi "la joue lisse et douce comme celle d'une fille". On l'imagine bien, au seuil de la puberté, délicatesse et fierté timide, avec cette apparence qui fait dire aux bourgeois: "Enfant d'artistes".

En 1843, âgé de vingt ans, il fit un séjour chez des parents, à Edimbourg. C'étaient des disciples très dévots de cette portion de l'Eglise d'Ecosse qui venait [1], sous la direction de Thos. Chalmers, de se séparer de l'épiscopat, et était devenue la *Free Kirk*. "C'étaient les premières personnes religieuses avec lesquelles je me trouvais en contact," écrit-il. Milieu bien différent de celui où il avait grandi, entre un père incroyant mais vertueux à la façon des mondains, et une mère pieuse sans affectation. La partie religieuse de sa sensibilité fut d'abord attirée. Mais bientôt l'étroitesse du milieu, la sottise ambiante, lui donnèrent des nausées. Et il partit, n'emportant de ce séjour que les préjugés qu'ont tous les dévots protestants à l'égard de l'église catholique romaine. Il eut vite rejeté le puritanisme qu'il avait respiré en Ecosse, mais dès lors "la Religion" en général commença de lui paraître un sujet digne d'attention. Et il voulut d'abord lire les

[1] Le schisme eut lieu le 18 mai 1843.

négateurs: la "Vie de Jésus" de Strauss et les "Mémoires" de Blanco White. Mais déjà il avait fait tant de progrès dans le sentiment religieux que ces auteurs lui semblèrent être tout à fait à côté de la question qu'il voulait résoudre. Il se tourna donc vers les métaphysiciens et les exégètes, et lut les "Aids to reflection" de S. T. Coleridge; Bunyan; Leighton; et Jeremy Taylor.

Cependant Tennyson avait publié son premier recueil de vers [1], et dans l'entourage du jeune Patmore, on était impatient de voir enfin ses poëmes chez les libraires. La matière d'un petit volume fut réunie; Coventry écrivit, plus tôt qu'il n'aurait voulu, deux poëmes destinés à grossir le livre. Enfin, au début de la Saison de 1844, "Poems, by Coventry Patmore", fut publié chez Moxon.

De tous les livres de Coventry Patmore, ce fut celui dont la publication fit le plus de bruit: la notoriété de son père lui valut des articles dans toutes les grandes revues: les amis et les indifférents applaudirent, et les ennemis ne laissèrent pas échapper l'occasion d'atteindre le père à travers le fils. Comme toujours, les critiques jouèrent au "jeu des influences", comme si un premier livre ne pouvait pas n'être pas un reflet. Les uns font descendre Coventry Patmore des Lakistes; d'autres attribuent le livre à Tennyson; on lui reproche d'imiter: Robert Browning, Leigh Hunt, Barry Cornwall; on l'accuse d'être le dernier représentant de l'odieuse et grotesque lignée des "Keates" [2]. Même les biographes de Coventry Patmore

[1] en 1842. "*Poems*" en deux volumes. Deux plaquettes avaient précédé ce recueil.

[2] En 1844, les grandes revues affectaient encore de ne pas savoir écrire le nom de Keats.

s'en sont mêlés, à ce début du XXme siècle : Basil Champneys voit dans ces premiers poëmes l'influence de S. T. Coleridge, et Edmund Gosse celle d'Elisabeth Barrett.

Quand on rassemble à tant de gens, on est bien près d'être original. Il n'y avait pas à hésiter, pourtant : l'homme qui écrivait :

> The bees boom past, white moths rise
> Like spirits from the ground,

(" Le vol des abeilles tonne ; des phalènes blanches se lèvent — Du sol comme des esprits,") était un poëte. Heureusement, des lettrés le sentirent, et spontanément écrivirent au jeune poëte : Bulwer Lytton, John Forster. Lady Blessington demande à P. G. Patmore de lui amener de son fils, Horace Smith envoie ses félicitations au " jeune barde." Ces louanges flattaient beaucoup la fierté paternelle de P. G. Patmore, et dix ans plus tard il citera avec gratitude les lettres reçues à cette occasion. Mais d'une manière générale, l'impression resta, que le premier livre de Coventry Patmore avait eu une mauvaise presse. Même Aubrey de Vere répète sottement ce bruit, sans s'être donné la peine de le vérifier. En réalité, il y eut, dans les revues, plus d'éloge que de blâme. Mais aujourd'hui qu'importe ?...

Avec cette publication des premiers vers de son fils, P. G. Patmore couronne et achève son œuvre de père et d'éducateur. Pensons à lui avec gratitude : il a rendu heureuse l'enfance de notre poëte. Aimons en lui cette délicatesse, ce toucher juste, cette profonde connaissance d'un cœur d'enfant poëte. Pour moi, je refuse de

regarder P. G. Patmore comme un bourgeois émancipé ou comme un parvenu de l'intelligence : je vois en lui, défauts et qualités, un aristocrate.

A la fin de 1845, la ruine s'abattit sur les Patmore. Peter George spéculait, la fortune changea soudain, et il dût quitter l'Angleterre pour échapper à ses créanciers. Il laissait ses fils sans ressources. A vingt-deux ans le poëte était brutalement jeté dans la vie, sur le pavé de Londres.

Mais sa position sociale lui restait : il trouva les amis de son père prêts à l'aider. Et d'autre part, la publication de ses poésies lui avait acquis des sympathies personnelles : ainsi Thackeray, plutôt mal disposé à l'égard du père, donna au fils des lettres de recommandation pour le directeur de " Fraser's Magazine. " Pourtant, et malgré des travaux pénibles de traducteur et quelques pièces de vers placées çà et là, Coventry Patmore connut la pauvreté pendant une grande année.

Ce fut alors qu'il rencontra Tennyson et se lia avec lui d'une amitié qui, pendant six ans, fut tout à fait intime. Tous deux étaient grands noctambules, et passèrent bien des nuits de cette année 1846 à errer dans Londres. Tennyson avait quatorze ans de plus que Patmore, et l'on imagine facilement le respect et l'admiration sans mesure que le plus jeune des deux amis avait pour son aîné. " Je le suivais comme un chien ", a dit Patmore, dans un moment de rancœur, longtemps après la brouille.

Au printemps de 1846, Patmore, qui n'avait pas cessé d'aller dans le monde, fut présenté à Monckton

Milnes, le Mécène anglais du XIXe siècle. Monckton Milnes promit de lui trouver une situation stable.[1] Et grâce à lui, en effet, en novembre 1846, Coventry Patmore entrait au British Museum comme bibliothécaire auxiliaire. Il y resta vingt ans.

Une vie réglée et calme de petit fonctionnaire commença pour lui. Il avait tous les livres du monde à sa disposition, un chef aimable (Panizzi), et des collègues qui respectaient en lui le poëte et, aussi l'homme du monde qui, par ses amitiés, pouvait être utile. Quelques honnêtes articles commandés par des revues sérieuses augmentèrent ses ressources lorsque son mariage lui eût imposé des charges nouvelles. (Il paya sa dette de reconnaissance envers Monckton Milnes en l'aidant à mettre sur pied son édition des " Lettres de Keats, " en 1848.)

Au commencement de 1847 il rencontra, chez des amis de son père, la fille d'un ministre congrégationaliste de Walworth, Emily Augusta Andrews, et l'épousa le 11 Septembre de la même année. Il s'installèrent, après un court séjour à Hastings, dans une maison appelée " The Grove " à Highgate Rise. Désormais Patmore était solidement établi dans une vie de travail, de devoirs et d'amour. C'était l'existence qu'il avait voulue.

Il convient ici de remarquer combien Coventry Pat-

[1] Monckton Milnes, à partir de 1863 Lord Houghton. Né à Londres en 1809, mort à Vichy en 1885. Un des grands bourgeois cosmopolites et libéraux du XIXe siècle. Homme du monde, homme politique, écrivain. Fit pensionner Tennyson, aida Hood et sa famille. Palmerston l'éleva à la pairie. Ami de Guizot, de Lamartine, etc.

more s'éloigne, volontairement, de la conception que son père avait de la vie. Coventry avait devant lui la plus brillante carrière " littéraire " du monde. Il ne tenait qu'à lui de tirer partie de son génie dans le sens de la popularité et de la mode. Ses relations et le nom de son père lui ouvraient toutes les portes. (P. G. Patmore, ruiné, n'était pas moins " reçu ", et du reste, il revint en Angleterre passer ses dernières années). Il eût pu faire jouer des drames et des comédies dans les meilleurs théâtres aussi aisément qu'il faisait passer des articles dans la " North British Review " ou dans le " British Quarterly ". Il eût pu tenir auprès d'un grand éditeur, le rôle important qu'avait eu son père auprès du directeur du " Blackwood's Magazine "... Quand on compare la vie littéraire de Coventry Patmore à celle de son père, on s'aperçoit que, des deux, c'est *le moins écrivain* qui a eu la carrière la plus brillante : Peter George. Il était au centre même du mouvement artistique, il était, dans un sens, *la littérature.* Coventry, lui, semble vivre en marge de la littérature : il est presque un amateur, puisque, après vingt ans de vie littéraire (en 1868) il fait imprimer à ses frais, et hors commerce, sa plus belle œuvre ; presque un provincial, puisqu'il est inconnu dans Fleet street et dans les clubs. Mais aussi, le seul côté de son œuvre par lequel il eût pu passer pour un professionnel était le seul qui lui déplût. Ces articles qui lui étaient payés, il ne les signait qu'à regret, et ne les réimprima jamais.

Mais quel était donc l'intérêt si puissant qui lui faisait tourner délibérement le dos à la vie large et

à la notoriété qu'il lui eût été si facile d'acquérir ? Uniquement : l'intérêt sexuel ; l'amour.

Il ne s'était pas, en effet, marié, comme beaucoup d'hommes, pour " faire une fin ". Son mariage était au contraire l'aventure culminante de sa jeunesse. Presque tous les poëtes de génie sont des hommes qui ont gardé intacte leur sensibilité d'enfant. En Emily Andrews, il avait enfin rencontré la femme qu'il avait cherchée, en d'autres, toute sa vie. Lui aussi pouvait bien dire : " j'ai la fureur d'aimer ". Il désirait et possédait la femme avec tant de véhémence et de passion, un si furieux abandon de lui-même, une telle ardeur à servir et à protéger, qu'une seule femme lui suffisait, et que les seuls vœux indissolubles du mariage le pouvaient satisfaire. Pour lui, la femme était la seule raison de vivre : jamais il n'était rassasié de sa présence ; il l'aimait dans tous ses moments et dans toutes ses saisons. La femme est le centre de tout : c'est autour d'elle que se bâtit la maison. Et dans la maison grandissent ses enfants, la vie que l'homme, dans un instant de joie ineffable, lui a confiée. Le jour où l'église catholique vint confirmer Patmore dans sa croyance que l'amour humain est une préfiguration de l'amour divin, et qu'elle lui apprit que la Femme est l'image du Paradis, sa conversion fut consommée.

Je vois que la plupart des critiques qui se sont occupés de la vie de Patmore ont cherché à éclairer le plus possible le caractère des trois femmes auxquelles notre poëte lia successivement son existence. Cela me semble une recherche inutile. Même Emily Patmore, la première, " l'Ange dans la Maison ", ne présente aucun de ces traits saillants qui grandissent une femme dans l'opinion du monde.

Nous avons son portrait, de face, par Millais, et, de profil, dans un médaillon de T. Woolner. Cela suffirait presque. Il ne faut pas chercher à faire d'elle une *femme d'esprit*. Elle est bien plus grande dans son rôle obscur d'épouse et de mère [1]. Trop sage pour paraître savante ; trop intelligente pour vouloir briller. Seuls les poëmes de son mari, quelques vers de Baudelaire, ce sonnet où Olivier de Magny, après avoir énuméré les beautés de sa dame, ajoute :

Mais en mon cœur je vous porte plus belle,

rendent justice à la douceur inépuisable, à la grande intelligence modeste, à la féminité parfaite d'Emily Patmore. " Ses fils se lèvent et la bénissent. " Et en nous aussi un sentiment très doux rend hommage à la Laure moderne. C'est elle qui parle :

" So, till to-morrow eve, my Own, adieu !
Parting's well paid with soon again to meet,
Soon in your arms to feel so small and sweet,
Sweet to myself that am so sweet to you ! "

(Dans ces vers on touche le fond de la féminité ; ils semblent donner la raison pour laquelle nous désirons la femme. Que penser, donc, de celle qui les inspira ?)

Il ne faudrait pas croire que Patmore vécut isolé pendant les quinze ans de son premier mariage. Au contraire : sa maison de Hampstead était fréquentée par un grand nombre d'amis : Aubrey de Vere, rencontré chez Monckton Milnes, Tennyson (ils étaient voisins), Ruskin, rencontré sans doute chez son beau-père, le Dr Andrews ; enfin, et surtout, à partir de 1849, les

[1] " My gracious silence, hail ! " (Shakespeare " Coriolan ".)

Pré-Raphaëlites : W. Rossetti, D. G. Rossetti, Holman Hunt, Millais et Woolner. Ceux-ci avaient cru reconnaître, dans le petit volume de " Poems " publié en 1844, une application et une illustration de leurs principes esthétiques. " Ils me réclamèrent comme le représentant, en poésie, de leurs principes ", écrit Patmore ; et ils lui firent donner, pour les premiers numéros de leur revue, " The Germ ", deux courts poëmes, et un " Essay on Macbeth ", œuvre de l'extrême jeunesse de Patmore.

La " Prae-Raphaelite Brotherhood " venait de naître ; Patmore, âgé alors (1850) de vingt-sept ans, était, de deux années, le doyen du groupe. Ces jeunes gens, avec la raison ingénue de la vingtième année, allèrent tout droit à cette poésie, et traitèrent, avec une humilité parfaite, le poëte inconnu, en maître. D. G. Rossetti et Woolner lui soumettent leurs poésies manuscrites, Millais prend un poëme de Patmore comme sujet d'un de ses tableaux. Lui, leur fait connaître les contes de Poe, les abouche avec Ruskin qui bientôt devient leur porte-parole et leur champion dans la presse; il introduit un nouveau membre dans la Confrérie : William Allingham ; il leur parle, enfin, d'un grand poëme qu'il va entreprendre, et dont le sujet sera : le Mariage. De 1849 à 1853, les Prae-Raphaëlites et Patmore furent intimement liés, comme " The Prae-Raphaelite Letters and Diaries " en font foi.[1] Mais Patmore se défendit toujours d'avoir appartenu à la P. R. B. — Il ne tenait qu'à lui de devenir " le poëte Pré-Raphaëlite ", et de lier sa fortune à celle de la nouvelle école, qui finit par acquérir une gloire vraiment officielle...

[1] C'est en 1852 que Millais fait le portrait d'Emily Patmore.

Et c'est en cela justement que consiste l'isolement volontaire de Patmore. " Retiré à l'écart de cette brillante compagnie. " Il avait supprimé toutes relations avec la Société, et ses amis étaient de choix, et non liés à lui par des intérêts communs. Il n'eut jamais de *relations.* Il accueillait les gens parce qu'ils venaient à lui ; puis, peu à peu, à mesure qu'ils prenaient leur place devant le public, Patmore laissait la vie le séparer d'eux. Les Pré-Raphaëlites arrivent à la gloire sans Patmore ; Tennyson illustre ne fréquente plus Patmore. Patmore est l'ami des temps d'obscurité et de début.

Cependant un premier fils lui était né dont Monckton Milnes fut le parrain (Milnes Patmore) et en 1850 naît Tennyson Patmore ; puis en 1853 la fille aînée, Emily Honoria. Cette même année il publia, chez Pickering, son second recueil de vers, " Tamerton Church Tower ", dont la dédicace, à Monckton Milnes, est datée du British Museum. La publication passa inaperçue. Carlyle seul donna, par lettre, quelques louanges. Ruskin et les Browning demandèrent quelque chose de mieux.

Pourtant le poëme qui donne son titre au recueil ne manque pas de strophes qui sont du meilleur Patmore. Mais ce livre contenait bien autre chose : séparés du reste par une page de titre, il y avait deux courts poëmes, " Ladies' Praise " et " Love's Apology ", qui étaient à " Tamerton Church Tower " ce que la joie est à la gaîté. Or c'étaient là deux fragments du poème que Patmore avait toujours rêvé d'écrire à la louange de la Femme et, par conséquent, du Mariage [1]; poëme qui avait pris forme vers le temps de ses fiançailles avec Emily Andrews,

[1] Il disait en avoir reçu la mission à dix-sept ans.

et qu'il avait commencé d'écrire en avril 1850[1]. C'étaient deux fragments de ce qui allait être " The Angel in the House."

Dans tout ce livre de 1853, le poëte semble avoir surtout essayé des rythmes, et cherché celui qui conviendrait le mieux au grand poëme qu'il projetait. Il avait enfin choisi le quatrain octosyllabique rimé :

Un hymne aux notes claires comme d'un oiseau,
Pour réveiller ce temps à la voix engourdie
Avec des rapsodies de paroles parfaites
Réglées par le baiser alterné des rimes ;

rythme monotone, facile à parodier, et peu fait, semble-t-il, pour les grands élans lyriques. Mais c'est comme le bruit d'un ruisseau : bientôt l'oreille exercée distingue des modulations exquises dans cette apparente monotonie, la même corde rend mille sons différents, et les rimes sonnent clair comme des cloches.

Les années qui suivirent furent consacrées à la composition de ce poëme. Dans l'enthousiasme de la création. Patmore parlait d'une sorte d'épopée moderne, du poëme érotique par excellence, etc., et projetait six chants. On s'est servi contre lui de ces paroles dites à la légère, et plusieurs critiques de Patmore semblent avoir l'impres-que " L'Ange dans la Maison " (de même que " L'Eros Inconnu ") est un poëme *inachevé*. Un peintre peut fort bien parler de faire un tableau sur une toile de grandes dimensions, et ensuite, décider qu'une toile de grandeur moyenne suffit aussi bien. Dira-t-on que le tableau est

[1] Cf. " Prae-Raphaelite Letters and Diaries."

inachevé ? Le cas est exactement le même pour " l'Ange dans la Maison."

De 1853 à 1863, livre par livre, " The Angel in the House" se fait et paraît. Dix grandes années d'amour, de devoir accompli, d'œuvre faite dans la plénitude d'une virilité florissante et bien équilibrée. Des enfants naissent (Bertha, Gertrude, et (1860) Henry John, qui sera poëte aussi), et l'œuvre grandit. Mme Meynell m'a permis de feuilleter le grand registre qui contient, surcharges et variantes, le manuscrit complet de " The Angel in the House, " de la belle écriture nerveuse et penchée de Patmore. Une note prie la personne qui trouverait ce manuscrit de le rapporter au British Museum ; " récompense : dix shillings. " Ah ! oui : des années de médiocrité, aussi ; mais la muse et l'amour étaient là...

Le premier livre, sous le titre " The Betrothal " (Les Fiançailles), parut pendant l'été de 1854, dans des circonstances fâcheuses : Peter George Patmore venait[1] de publier les trois tomes de " My Friends and Acquaintance, " lançant en pleine ère victorienne cette collection d'anecdotes faites pour déplaire aux lettrés par les médisances qu'elles contenaient et au public par l'esprit qui les animait. Le nom de Patmore fut aussitôt de toutes parts couvert d'injures, le " Times " surtout l'exposant au mépris public. Le livre de Coventry pourtant, était achevé d'imprimer. Au dernier moment l'auteur se décida pour l'anonymat.

Parmi les lettrés, ce fut le grand succès que Tennyson et Aubrey de Vere, auxquels Patmore avait envoyé le

[1] Le tampon d'entrée, sur l'exemplaire qui est au British Museum, porte la date : 21 Juillet 54.

manuscrit, avaient prévu. Carlyle, Ruskin, Walter Savage Landor (alors âgé de quatre-vingts ans) écrivirent à l'auteur des lettres enthousiastes. Browning dit que ce devait être un jour " le poëme le plus populaire du monde, " etc. Mais dans la presse, il en alla tout autrement. Patmore ne connaissait personne dans la presse. Et puis l'originalité même de son ouvrage parlait contre lui. Le poëte tel que le Moyen-Homme le conçoit est celui qui dit : O Toi ! O Vous ! — or, la plupart du temps, le vrai poëte ne fait qu'un usage modéré du point d'exclamation. Aussi reprocha-t-on au " Betrothal " d'être prosaïque, terne, et plat. Grand émoi dans la cage aux singes ! Un nommé H. F. Chorley (fameux critique musical de l'époque, — encore un illustre inconnu) fit, dans l' "Athenaeum," du rythme et du style de Patmore un éreintement qui voulait être spirituel. Ailleurs, l'Imbécile en personne vint dire : " *Si ce livre ne sortait pas de chez un éditeur sérieux*[1] *on pourrait croire à une plaisanterie.* " Des journaux sans public furent plus favorables. Mais en somme ce fut un insuccès. L'école dite "Spasmodique," avec Alexander Smith et Sydney Dobell, était alors dans toute sa vogue. Son extravagance avait fait son succès. Mais, vraiment, la poésie de Patmore n'était même pas extravagante..... à peine ridicule....

Chacune des deux premières parties de " The Angel in the House " se compose d'un Prologue et de douze Chants. Chaque chant comprend un certain nombre de Préludes et le récit qui donne son titre au Chant. Les Préludes sont des poëmes (quelquefois un quatrain.

[1] J. W. Parker, qui prit aussi sous son nom l'édition de "Tamerton Church Tower."

une épigramme, quelquefois un centaine de vers). Echantillons :

Ils marchent sans danger dans les plus sombres voies
  Ceux dont la jeunesse reçoit la lumière d'en haut,
Où, à travers les brumes d'argent des sens,
  La lune voilée de l'amour nuptial se lève.
Qui est l'heureux mari ? Celui
  Qui, examinant sa vie de garçon,
Remercie Dieu, d'une conscience libre,
  Qu'elle ait été fidèle à sa future femme.

et encore :

Un poëte désœuvré, çà et là,
  Regarde autour de lui; mais pour tous les autres hommes
Le monde, insondablement beau,
  Est plus fade qu'une sotte plaisanterie.
L'amour éveille les hommes, chacun une fois dans sa vie ;
  Ils lèvent leurs lourdes paupières, et regardent ;
Et ce qu'une seule douce page leur peut apprendre,
  Ils le lisent avec joie, et referment le livre.
Et quelques-uns rendent grâces, et d'autres blasphèment,
  Et la plupart oublient; mais de toutes façons,
Cela, et le rêve, passé inaperçu, de l'Enfant,
  Est la seule clarté de tout leur jour.

Presque tous les lecteurs de " The Angel in the House " préfèrent les Préludes au récit, cette histoire si simple, d'un jeune homme de bonne famille qui devient amoureux d'une des filles du vicaire, la courtise et enfin l'épouse — sans incidents. La forme de ce récit est en effet, très différente de tout ce que le

dix-neuvième siècle a produit comme récits en vers. Comparons un récit de Tennyson, " Lady Godiva " par exemple, aux récits de " L'Ange dans la Maison." Le poëme de Tennyson est essentiellement *dramatique*: mots mis à l'effet, rythme rompu à dessein, — une voix qui *parle*. Le récit de Coventry Patmore est *chanté*. Rien n'est plus loin de Tennyson et de Victor Hugo, et rien n'est plus près de Chaucer et de nos vieux romans en vers.[1] Quand on est resté quelque temps sans lire " L'Ange " on n'y peut pas songer sans entendre aussitôt un bourdonnement de musique.

Le second livre, " The Espousals ", parut en 1856. (Dans l'intervalle, le jour de Noël 1855, Peter George Patmore était mort.) Le silence de la presse fut unanime. Mais l'impression produite sur les lettrés fut excellente; et peu à peu le nombre des lecteurs de Patmore augmentait.

" Je suis charmé de ce que vous me dites, écrit-il en 1856 à Monckton Milnes, de l'influence grandissante de " l'Ange ". Le *silence complet* fait par la presse autour des " Epousailles ", comparé à ce que les hommes de lettres les plus fameux de l'Angleterre en disent et en écrivent *entre eux*, est tout à fait singulier et inattendu. Résolu à ne pas mourir de dignité, j'ai écrit à M. Reeve pour lui demander de me " lancer " un peu. A moins que l' " Edimbourg ", la " Quarterly " ou le " Times " ne neutralisent le silence du reste de la presse en parlant de mon livre une vingtaine d'années avant le temps auquel d'ordinaire on commence à s'apercevoir de l'existence de la bonne poésie, il y a des chances pour que les

[1] Et surtout de Christine de Pisan.

apparitions de " L'Ange " deviennent *très* rares et espacées. Le premier volume s'est un peu vendu. Je pense que c'est parce que les petits critiques — qui sont les plus plats valets du monde — ont cru que l'auteur était un riche propriétaire de province. Mais maintenant qu'on commence à savoir qu'il n'est " ni chartiste ni grand seigneur ", il ne faut plus compter sur leurs compliments ni sur l'espèce de succès qui m'aurait permis de payer la note de mon imprimeur. "

" L'influence de ' L'Ange ' " grandissait en effet. Lentement il faisait son chemin dans le public. Patmore écrivit-il réellement au directeur de la Revue d'Edimbourg ? En tout cas l'article qui devait le " lancer " n'y parut que quinze mois plus tard, en janvier 1858. Ce fut un ami, Aubrey de Vere, qui le fit et le fit passer. Patmore n'eut pas même le bonheur d'être présenté au grand public par une démarche spontanée d'un critique influent....

En 1860 parut la troisième partie du poème, sous le titre : " Faithful for ever." Dès lors le mètre est changé. C'est toujours le vers iambique octosyllabique, mais des rimes plates remplacent les rimes croisées. Plus de préludes; et le récit revêt la forme épistolaire.

Vers ce temps, Emily Patmore, à la suite d'un rhume négligé, tomba malade, et à la fin de 1860 elle était condamnée. Elle vécut encore, hauts et bas, deux années. Années de répit, pendant lesquelles les deux époux goûtèrent profondément la joie précaire d'être encore l'un à l'autre. Emily Patmore accoutuma son mari à l'idée de sa perte et prépara leurs six enfants à recevoir une autre mère. Elle choisit l'emplacement de sa tombe et fit son

testament. “ Mon alliance à votre seconde femme, avec mon affection et mes vœux.” Cependant elle trouvait encore la force de travailler à un recueil de morceaux choisis pour les enfants [1], que MacMillan avait commandé à son mari. Elle mourut [2] le 5 juillet 1862, à trente-huit ans. Sa tombe est au cimetière de Hendon.

[1] “The Children’s garland ”, parut à la fin de 1862 et fut mal accueillie de la presse.

[2] A “ Elm Cottage ”, North End, Hampstead (aujourd’hui “ Elmwood ”, mais la maison a été reconstruite.)

VALERY LARBAUD

(à suivre).

POËMES

L'HIVER

Je, singulièrement animé à chérir ce qui, aimable, n'est pas aimé, entre toutes saisons le plus aime l'hiver, et poursuivre ce sens de la pâleur Trophonienne sur sa face. Non point la mort, mais plénitude de la paix ! L'obscure nue qui tient le monde enveloppé a moins les caractères des ténèbres et du froid que ce n'est chaleur et la lumière assoupies, — entretenant une haleine correspondante avec la naissante moisson qui doucement respire sous son édredon de neige. Rien aux champs, rien au jardin, qui, dûment considéré, ne contienne en assurance la substance des choses espérées au Printemps et le témoignage à l'été. Vienne le jour plus chaud qui amollisse la terre pénétrée, le chèvrefeuille, pressé de la douceur de vivre et méprisant avec la traverse des frimas la loi du temps, pousse une toute petite feuille, un petit brin au hasard. Souvent dans les recoins abrités, comme une personne en son repos qu'on dérange à la première heure, primevère ou violette s'éveille toute drôle et croit que c'est

le moment de fleurir. Sans langage aucun de la voix, le bulbe enseveli est sensible au signe de l'année et salue l'été lointain de sa pique qui perce. Le noir genêt çà et là se change, de pur caprice, or soudain, en toison Jasonienne. Dans une crevasse d'écorce tu ne peux manquer de voir, si tu y regardes bien, la spectrale chrysalide qui a bougé quand on la touche dans son rêve. Et le rouge-gorge le soir chante le temps des amours, comme s'il était venu. Mais plus délicieux encore qu'aucun rêve ou chant du printemps et de l'été sont les sourires parfois de l'hiver qui prennent source comme d'une ineffable enfance, son regard languissant, jamais fixé, si peu au fait, si dépouillé de surprise, sur l'adversité élémentale et ses rigueurs incomprises, — et son soupir, et sa larme solennelle qui s'accroît, et ce regard d'exil du fond d'un grand repos, la sphère de l'éther par le seul éther émue, ou s'il est rien de plus tranquille encore.

LE DÉPART

Ce n'étaient pas là vos grandes et gracieuses manières ! Vous qui n'avez de rien d'autre à vous repentir, n'avez-vous pas, mon amour, regret de cette après-midi de Juillet où vous partîtes, avec une soudaine, inintelligible phrase et un œil effrayé, pour ce voyage si long sans aucun baiser et nul adieu ? Je savais bien cependant que vous alliez partir tout-à-l'heure, et nous étions assis dans les rayons du soleil déclinant, vous me murmurant tout bas, car votre voix était faible, ce merci qui me faisait mal. Tout de même c'était bon d'entendre ces choses, et je pouvais dire ce qui rendait vos yeux pleins d'amour une croissante ombre, comme quand le vent du Sud approfondit le noir feuillage. Et c'étaient bien vos grandes et gracieuses manières que de tourner le discours ainsi sur les choses de tous les jours, ma chérie, élevant pour l'éclair d'un sourire ces lumineuses, pathétiques paupières ! Tandis que je m'approchais davantage, car vous parliez si bas que je pouvais à peine entendre. Mais tout d'un coup me laisser ainsi à la fin, effaré de surprise plus que de la perte, avec une phrase pressée, inintelligible, et un œil effrayé, et partir ainsi pour votre

voyage d'à jamais avec pas un seul baiser et pas adieu, et le seul regard sans amour celui dans lequel vous passâtes, — ce n'étaient pas du tout vos grandes et gracieuses manières !

L'AZALÉE

A cette place, chez nous, que le soleil éclaire d'abord, elle élevait l'Azalée aux fleurs d'or, dont son souffle, comme un autre printemps, propageait le fin arome. L'autre nuit, la touffe de safran subtil, son exquise ressemblance, était sur le point de s'épanouir. A l'aube, je rêvai, ah Dieu ! qu'elle était morte, et je gémissais tout haut sur ma couche misérable, et je m'éveillai, (ah, sans l'éveiller elle-même !) Et je restais couché, les yeux encore clos, parfaitement bienheureux en cette délicieuse atmosphère par où je connaissais si bien qu'elle était là, le cœur sans aucune parole en son action de grâces composé. Jusqu'au moment où dans mon âme inquiétée je ne sais quoi de trouble s'insinuât. — C'était le parfum de l'azalée et oui, elle était morte ! La nuit chaude avait sollicité le bouton près d'éclore, et je m'étais endormi pressant cette lettre trouvée où elle dit : « Ainsi donc jusqu'à demain soir, adieu, mon bien-aimé ! Il n'est pas amer de partir quand on

va se rejoindre si tôt. Bientôt pour entre vos bras me sentir si petite et si douce, douce à moi-même quand je suis si douce à vous ! ”

LES JOUJOUX

Mon petit garçon dont les yeux ont un regard pensif et qui dans ses mouvements et ses paroles a les manières tranquilles d'une grande personne, ayant désobéi pour la septième fois à ma loi, je le battis et le renvoyai durement sans l'embrasser, sa mère qui était patiente étant morte. Puis, craignant que son chagrin ne l'empêchât de dormir, j'allai le voir dans son lit, où je le trouvai profondément assoupi avec les paupières battues et les cils encore humides de son dernier sanglot. Et je l'embrassai, à la place de ses larmes laissant les miennes. Car sur une table tirée près de sa tête il avait rangé à portée de sa main une boîte de jetons et un galet à veines rouges, un morceau de verre arrondi trouvé sur la plage, une bouteille avec des campanules et deux sous français, disposés bien soigneusement, pour consoler son triste cœur ! Et cette nuit-là quand je fis à Dieu ma prière je pleurai et je lui dis : " Ah, quand à la fin nous serons là couchés et le souffle suspendu, ne vous causant plus de fâcherie dans la mort, et que vous vous souviendrez de quels joujoux nous avons fait nos joies, et combien faiblement nous avons pris votre grand commandement de bonté,

alors non moins paternellement que moi que vous avez formé de votre limon, vous laisserez votre colère et vous direz : “ J’ai pitié de ces pauvres enfants ! ”

VESICA PISCIS

En vaillante espérance je travaillais et l'espérance semblait toujours me trahir. Et je dis à la fin : " J'ai peiné durant la Nuit et je n'ai rien pris encore ; mais sur Ta parole je jetterai une autre fois le filet." Et que dirai-je ? je pris — (ô quel butin ! si loin et combien au delà de ma pensée !) — non point la grouillante, brillante moisson de la mer, mais Toi ! Ores, Te cachant jusques en moi, comme cachée la drachme de Simon Pierre dans le poisson, Tu me dis tout bas avec bonheur : " Sois muet ! On ne parle que de choses oubliées à des temps longs à venir ! "

ARBOR VITÆ

Tout enguirlandé de chèvrefeuille surodorant,
D'amer lierre garrotté,
Tapissé de fougères malsaines,
Déformé de maints chancres et cicatrices fermées, capitonné de mousse profonde,
Pavoisé de tous les côtés de guy païen,
Et tout noir des nids de cet oiseau rauque
Qui parle et ne comprend pas son propre langage,
Se dresse, et se dressait de même il y a mille ans
Un arbre solitaire.
Le tonnerre a fait ce qu'il a pu parmi ses branches,
Laissant la maîtresse cime intacte :
Mais en son cœur toujours prêt
A jeter de nouvelles pousses reverdissantes, à mesure
Que les surgeons pourrissants à ses pieds meurent et lui laissent de l'air,
Est toute antiquité et nulle décrépitude.
Riche, bien que rejeté des porcs de la forêt,
Son fruit cache sous l'âpre brou pour ceux qui le savent ouvrir

La saveur au secours du cœur de tout mets et de rajeunissants élixirs,
Avec le condiment amer et sûr,
Et la douce économie des douceurs,
Et des odeurs qui nous remettent en l'esprit
Les aîtres de l'enfance et un jour différent.
Auprès de cet arbre,
Ne louant et ne blâmant aucun dieu, sans aucun souhait,
Est accroupie sur elle-même, à la Tartare, la Civilisation de ce temps
Et elle mange son chien crevé dans un plat d'or.

Coventry Patmore.
(Traduction de Paul Claudel)

PORTRAIT

> Nous savons ce que c'est que d'avoir du regret, du remords...; de la contrition sans avoir failli et sans rien avoir à se reprocher ; du péché sans avoir péché ; et que ce sont les plus profonds et les plus ineffaçables.
>
> CHARLES PÉGUY.

Il se nommait Davy. Je l'avais connu, à quinze ans, au lycée de B., où j'ai préparé — dix mois — le concours de l'Ecole Navale. Il devait être fils de pêcheur ou de matelot. Il portait, à la promenade, une pélerine trop courte, comme nous tous, mais la sienne laissait passer deux énormes mains gourdes et gonflées.

Il était peu remarquable. A voir sa petite tête basse et son corps d'adolescent, vous n'eussiez pas deviné sa vigueur extraordinaire. Sa laideur même était insignifiante. Il avait les traits courts, et la bouche avancée, comme un poisson ; des cheveux sans couleur qu'il lissait avec sa main lorsqu'il était perplexe...

J'ai vécu longtemps près de lui sans le voir. Il était vétéran dans ce lycée où j'arrivais. Il fréquen-

tait un groupe où je n'avais nulle envie d'entrer. C'étaient une dizaine d'anciens mousses de " La Bretagne ", grossiers et taciturnes, préoccupés seulement de fumer en cachette. Ils ne s'appelaient entre eux que par leurs sobriquets : La Bique, *Coachman*, Peau-de-chat... Et lorsque, pour la première fois, je m'adressai poliment à Davy : " Dis donc, Davy, s'il te plaît..." il me regarda d'un œil morne, et, se frottant d'une main la peau du visage qu'il avait fort déplaisante, il me donna ce renseignement :

— On ne m'appelle pas Davy ; mon nom, c'est Peau-de-Chat.

Puis, se tournant vers son voisin, il se prit à rire lourdement.

Longtemps, j'évitai de lui parler. Je l'apercevais parfois dans un groupe, faisant des tours de force ou donnant à la ronde des claques, avec ses larges mains molles qui faisaient rire tout le monde. Il semblait aimer sa misère. Je lui en voulais de n'être pas plus malheureux. Et je passais les récréations avec des externes distingués qui m'interrogeaient sur Paris, les théâtres...

Vers le mois de mai, Davy qui travaillait son examen avec application fut classé premier, en même temps que moi, dans une composition, française ou latine, je ne me rappelle pas. Ceci

nous rapprocha. Parfois, en étude, il venait comparer sa version à la mienne ; et nous causions un instant. Il n'était pas satisfait comme je l'avais cru. Il avait, comme tous les autres, l'immense désir d'être un jour officier de marine, mais il n'espérait pas y parvenir. Je n'ai même jamais vu de jeune homme à ce point dépourvu d'espérances. Il parlait de lui-même avec un mépris absolu. Et lorsque je lui faisais quelque éloge, il avait une façon de hocher la tête et de souffler du nez... Pourtant je lui ai connu aussi des instants d'abandon, des gestes pleins de douceur et de gaucherie ; il faisait l'aimable, le plaisant ; il disait de petites phrases bêtes qui le rendaient tout-à-fait ridicule.

De ces conversations, maintenant que je sais ce qu'il est advenu de Davy, maintenant, je cherche vainement à retrouver quelques bribes. Nous ne parlions qu'examens et compositions. Il ne me serait pas venu à l'idée de lui parler d'autre chose. Et cependant il me reste, de ces mois d'été 1901, deux ou trois souvenirs que je veux fixer ici pour mon inquiétude et pour mon regret...

Le matin, de très bonne heure, nous descendions dans la cour, et l'on nous accordait une courte récréation avant de rentrer en étude. C'était une petite cour pavée, tout entourée de murs. A cette heure, le soleil n'y donnait pas encore. Nous étions

plongés dans une ombre glacée. Mais sur le toit voisin de l'Hôtel des Postes, nous apercevions, en levant la tête, les fils du télégraphe bleuis, dorés, rougis par le soleil levant et qui tremblaient sous le chant de mille petits oiseaux.

Personne ne criait ni ne jouait. Certains fumaient une cigarette, cachée dans la creux de leur main, au fond de leur poche, et se promenaient de long en large sous le préau ; les autres s'entassaient auprès d'un portail condamné, dans une sorte de trou formé par une brusque descente qui mettait la cour de niveau avec la rue voisine. On s'asseyait, les jambes pendantes, sur les parapets de ce trou, sur les crochets de fer qui condamnaient le portail. On ne voyait pas dans la rue, mais parfois, contre les battants, tout près, tout près de soi, on entendait le pas de quelqu'un qui s'éloignait...

Tous, nous avions la tête lourde, l'estomac vide, une fièvre lente... Il y avait parfois de brusques réveils de cette torpeur, une poussée, de grandes tapes. " La Bique " interpellait " Peau-de-Chat ". Des rires. On faisait sauter bien loin le livre ou le béret de quelqu'un, et tous couraient après... Puis, lentement, les uns après les autres, ils venaient se rasseoir.

C'est par un de ces matins-là, vers la fin de la récréation, que je découvris, dans une anthologie, une page de *Dominique :*

La distribution avait lieu dans une ancienne chapelle abandonnée depuis longtemps, qui n'était ouverte et décorée qu'une fois par an pour ce jour-là. Cette chapelle était située au fond de la grande cour du collège ; on y arrivait en passant sous la double rangée de tilleuls dont la vaste verdure égayait un peu ce froid promenoir. De loin, je vis entrer Madeleine en compagnie de plusieurs jeunes femmes de son monde en toilette d'été, habillées de couleurs claires, avec des ombrelles tendues qui se diapraient d'ombre et de soleil. Une fine poussière, soulevée par le mouvement des robes, les accompagnait comme un léger nuage, et la chaleur faisait que des extrémités des rameaux déja jaunis une quantité de feuilles et de fleurs mûres tombaient autour d'elles, et s'attachaient à la longue écharpe de mousseline dont Madeleine était enveloppée... etc.

Jusqu'à ce passage, que je cite aujourd'hui par cœur :

...Et quand ma tante, après m'avoir embrassé, lui passa ma couronne en l'invitant à me féliciter, elle perdit entièrement contenance. Je ne suis pas bien sûr de ce qu'elle me dit pour me témoigner qu'elle était heureuse et me complimenter suivant l'usage. Sa main tremblait légèrement. Elle essaya, je crois de me dire :

“ Je suis bien fière, mon cher Dominique ”, ou “ c'est très bien. ”

Il y avait dans ses yeux tout-à-fait troublés comme une larme d'intérêt ou de compassion, ou seulement une larme involontaire de jeune femme timide... Qui sait ! Je me le suis demandé souvent, et je ne l'ai jamais su.

Lecture comme une longue épingle fine enfoncée dans le cœur de l'adolescent que j'étais... Je ne pus supporter de la garder pour moi seul. Je

me levai. Je marchai un instant, tenant le livre ouvert à la page, et j'aperçus Davy, immobile, adossé contre le mur du préau. Les mains aux poches, enfoncé dans un gros paletot bleu, il semblait grelotter à l'ombre trop fraîche. Je lui dis : “ Tiens, lis donc ça ! ” Il lut debout, lentement, et leva la tête lorsqu'il eut terminé : son visage n'exprimait pas l'admiration que j'attendais, mais une gêne indéfinissable et insupportable. Il eut un sourire forcé, me mit la main sur l'épaule et se prit à me secouer doucement, en disant :

— Voilà, voilà ce qui arrive !...

Me trompé-je et mes souvenirs sont-ils déformés par ce que je sais maintenant : il me semble qu'à cette époque Davy modifia légèrement ses habitudes. Il quittait parfois ses amis et s'insinuait dans le groupe des externes “ pour voir ce que nous disions ”. Je le vis s'appliquer à des tâches que l'examen ne réclamait pas. On nous faisait lire à tour de rôle, à la fin des classes de français ; et les anciens mousses, qui n'avaient pas à cet égard comme les externes des prétentions, méprisaient cet exercice. Or on vit un jour Davy s'essayer à bien lire. Ce fut un effort que le professeur encouragea, mais dont l'échec fut complet. Il s'efforçait de lire avec naturel ; c'est-à-dire qu'il donnait aux dialogues de Corneille le ton détaché d'une conversation ; il faisait disparaître tous les *e* muets

avec tant de hâte et tant de gêne que le souffle lui manquait avant la fin des phrases... Dans la cour, le soir, au milieu de ses compagnons ordinaires, il se mit à contrefaire soudain sa lecture essoufflée, puis il se prit à rire follement en distribuant au hasard des bourrades et des coups de pied.

A quelque temps de là, au début de juillet, le Cirque Barnum vint à B. J'errais, un matin de congé, dans la banlieue déserte de la ville, lorsque je rencontrai Davy, désœuvré comme moi, qui me proposa de descendre vers la Place du Vieux-Port, où l'on achevait de monter le cirque américain.

Toute une vie extraordinaire s'était installée sur la place naguère semée de tessons et de cailloux comme un terrain vague. Des personnages exotiques glissaient entre les tentes carrées en nous regardant du coin de l'œil. Des serviteurs, en silence, se hâtaient vers une tâche que nous ne connaissions pas. Tout là-bas, des réfectoires immenses, montait, par bouffées, un bruit énorme de vaisselle remuée.

Ici, à l'ombre des arbres, des chameaux somnolaient ; un grand diable vêtu de toile s'efforçait de les réveiller et leur tenait en anglais un petit discours que Davy et moi nous avons compris. Dans la partie haute de la place, un éléphant poussait un tronc d'arbre et, sous les taches

alternées d'ombre et de soleil, deux hommes étrangement enveloppés dans des pagnes, l'encourageaient d'un mot guttural, incompréhensible et toujours le même.

Il était près d'onze heures, lorsque, à regret, nous descendîmes vers la ville, en suivant les grandes tentes blanches et grises, comme un long mur où le soleil donnait. Je commençais à souffrir de la soif, de cette soif du matin, qui ne s'apaise pas avec du vin, mais qui donne le désir de s'asseoir à l'ombre sur l'herbe fraîche et de regarder couler l'eau d'un ruisseau. Je voulais demander à Davy s'il avait soif aussi, lorsque soudain le vent d'été, soulevant un pan du mur de toile, nous découvrit un coin du campement. Tous les deux, nous regardâmes avec curiosité... C'était, entre les tentes, une sorte de cour intérieure, qui me parut immense. Au fond, assise à l'ombre et nous tournant le dos, une jeune fille, qui devait être une écuyère, lisait. Sur son cou délicat retombaient ses cheveux noués. Elle était renversée dans sa chaise et ne nous voyait pas. Elle paraissait si loin de nous, dans un jardin si frais, si paisible et si beau, qu'il nous semblait l'avoir découverte avec une lunette d'approche.

Je me tournai vers mon compagnon et je lui souris. Il me regarda fixement une seconde et leva la main comme pour me dire : Ne fais pas de bruit... Puis, avec précaution, il rabattit le

morceau de toile, et nous partîmes tous les deux à pas de loup.

C'est peu après que je quittai le lycée de B. En fouillant dans mes souvenirs, je ne revois plus Davy qu'un soir, le soir du 14 juillet de cette année-là. Ce jour de fête s'était terminé par un défilé de gens des faubourgs, sous des lampions enflammés, qui chantaient des refrains ignobles. A onze heures, Davy et moi nous décidâmes de rentrer. Dans la rue du lycée, déserte, des lanternes brûlaient. Ailleurs, bien loin, ce devait être une extraordinaire nuit d'été. Une fille de notre âge, que nous connaissions je ne sais comment, nous rencontra et nous annonça fièrement :

— Vous savez ? J'ai été raccrochée par deux officiers !...

Avec une espèce de rire tremblant et colère, Davy lui répondit :

— Eh bien ! Si jamais j'arrive officier, c'est pas encore après toi que je courrai !

Et il me regarda, sûr de mon approbation, comme s'il voulait dire : « Nous savons bien, nous, après quelles femmes nous courrons... »

Il y a dix ans que je n'ai pas revu Davy et je sais maintenant que je ne le reverrai jamais. Je n'ai pas d'autre souvenir de lui que deux anciennes cartes postales auxquelles je n'ai pas songé à

répondre, et cette coupure d'un journal récent :

Un enseigne de vaisseau, François Davy, âgé de vingt-quatre ans, embarqué à bord du croiseur X., s'est tiré, ce matin, un coup de revolver d'ordonnance dans la bouche. Désolé d'avoir été éconduit par le père d'une jeune fille qu'il aimait, il écrivit à son frère une lettre désespérée et, s'enfermant dans une chambre qu'il avait louée à B., tenta de mettre fin à ses jours.

Il eut la boîte crânienne traversée.

Il a été transporté dans un état désespéré à l'Hôpital Maritime.

Qui eût jamais pensé cela de Davy ! Personne ne comprend. Il avait si bien réussi. Il était si fier. Il avait dit : " Maintenant que je suis reçu, je me fous de tout ! " Son frère voulait arriver comme lui. Ses parents ne faisaient rien sans le consulter...

Il agonise, maintenant, derrière une porte. Il est midi. Les médecins l'ont laissé. Dans le couloir désert, un matelot passe en jetant de la sciure de bois.

Les journaux racontent son histoire. Ce fut l'histoire la plus simple et la plus honnête : Une jeune fille qu'il voulait épouser. *Il l'avait aperçue*, disent-ils, *pendant un congé*, *dans le pays de ses parents*. J'imagine cette promenade où il la rencontra. Par une fin de matinée bretonne, pluvieuse et romanesque, une jeune fille se penche à la balustrade, ou disparaît avec un sourire entre les arbres mouillés du jardin... Ah ! dès ce

premier sourire, mon frère, je sais le grand désespoir qui t'a gonflé le cœur !

Il passait, en petite tenue, une badine à la main, sifflotant... Il se trouva soudain affreusement gauche et bête et laid. Il se rappela *Dominique* ; il se rappela cette matinée où nous avions découvert la jeune fille américaine dans le jardin du cirque. Cette fois, il était tout seul, perdu sur cette route difficile, dans ce pays du romanesque où je l'avais inconsidérément mené. Je n'étais pas là pour l'encourager, pour lui tendre la main à ce dur passage. Rentré chez lui, il pensa m'écrire, puis il se souvint de ses cartes postales restées sans réponse. Alors il décida de ne rien dire à personne...

ALAIN-FOURNIER.

LA DANSE DEVANT L'ARCHE

FRAGMENT

I

... *Et maintenant, j'ai de nombreux amis que j'aime ;*
Je les ai rencontrés, je les ai découverts,
Je sais leur nom, leur vie, leur famille et leur âge,
Et notre jeune troupe enlace l'univers.

Plaisir de pénétrer dans une vie nouvelle,
Close, secrète et fraîche, ainsi qu'un beau jardin
Où l'on ne peut entrer qu'en écartant les branches ;
On n'en voit pas d'abord la forme, ni le centre,
Mais on sait en entrant qu'on y serait heureux !
Mes amis, mes amis, notre rencontre est bonne.
Laissez que je regarde un peu votre visage,
Votre jeune visage où je crois distinguer
Je ne sais quelle ancienne et chère parenté ;
Je vous entends d'emblée avant toute parole.
Sans vous connaître encore, je vous reconnais bien ;
Le son de votre rire est neuf à mes oreilles,
Mais j'en ai, dès l'abord, la pleine intelligence.
Le son de votre voix m'est d'abord familier,
Mais un secret y vit dont je veux faire étude,

Et je suis tout joyeux et plein d'inquiétude
Et de vous bien comprendre et de vous ignorer.

Votre âme est la maison que l'on n'a jamais vue
Et où l'on croit, pourtant, avoir vécu jadis.
On n'y est pas surpris du timbre de l'horloge ;
On sait que l'escalier mène à de belles chambres,
Mais on tourne en tremblant la clef dans la serrure,
Et c'est le cœur battant qu'on pousse les volets.
Si la chambre, au moment qu'y entre la lumière,
Apparaissait soudain moins heureuse et moins belle
Qu'on ne le présumait lorsque l'emplissait l'ombre ;
Si, d'abord accueillante, elle allait être hostile
Et si son charme à quoi le cœur était sensible,
Allait s'évanouir d'un coup dans la clarté !

II

Mes amis, de vos cœurs je fais la découverte.
Je voudrais lentement la poursuivre, et jamais
Ne pouvoir l'achever, et pourtant je voudrais,
Avide, pénétrer d'un bond votre âme ouverte.

Source, au fond de ton eau est tombée mon image,
Et il faudrait d'un trait
Que ma soif t'épuisât pour toucher mon visage
Dont je vois le reflet !

Mais je voudrais aussi te conserver entière,
Source, sans te tarir jamais,

Pour que se garde intact, en ta fraîcheur première,
Et toujours vivant, ton secret.

Pour que notre amitié, toujours neuve, ne sombre
Ni dans le morne ennui, ni dans le désaccord,
Saurons-nous, l'un pour l'autre, et toujours sans effort,
A la clarté qu'il faut mêler ce qu'il faut d'ombre ?

Saurons-nous réussir, pour que l'inquiète attente,
Flambeau qui ressuscite, attise l'amitié,
Ait tout son aliment sans troubler notre entente,
A nous connaître bien, sans nous connaître entiers ?

III

Cependant, approchez, que je vous énumère,
Mes amis si divers, mes amis si unis !
Toi, juif, aux cheveux roux et à la voix chantante,
Tout tremblant de nerveuse et tendre intelligence,
Juif plus fier que David et plus doux que Jacob ;
Toi, chrétien qui, formé au bord de la Charente,
As le débit nuancé et coulant de ses eaux
Et garde dans la voix la douceur d'Angoulême.
Toi plus dur et qui né plus près de la montagne,
Parles plus rudement un langage imagé ;
Vous tous enfin venus de diverses provinces,
Garçons français, les plus intelligents de tous !

Français au beau visage, élevés par leurs mères,
Qui, d'abord, ont grandi, sérieux et sans hâte,
Dans leurs larges maisons qu'entoure un clos feuillu.
Pieux garçons comme moi, dès l'enfance exercés
A assister le prêtre et à servir la messe,
Et puis qui ont quitté, quand ils ont été grands,
La mère intelligente et le père économe
Pour venir à Paris achever leur esprit...
Ils ont de la raison et de bonnes manières,
Beaucoup de politesse et beaucoup de chaleur ;
Ils ont su le latin et la géométrie,
Et, mêlant ce qu'ils ont respecté dès l'enfance
A ce qu'ils admiraient sur les bancs du lycée,
Joignent curieusement dans leur vingtième année,
Garçons religieux troublés par leurs études,
Des vénérations à de l'incertitude.

IV

Pourquoi m'as-tu quitté, le premier, plus austère
Ou malade déjà, ou déjà mûrissant
Et moins neuf que nous à la joie de la terre,
O mon plus cher ami, mon aîné, mon parent ?

Ma douceur se mêlait si bien à ta franchise
Et mon impatience à ta tranquillité,
Mes vifs pressentiments à ta lente maîtrise
Et mon adolescence à ta virilité !

Nos conversations étaient de beaux dialogues,
Ardents et mesurés ainsi qu'au temps des Grecs,
Et la diversité de nos voix exprimait
L'accord originel de raisons analogues.

Te souvient-il encore de nos heureux échanges,
Et quand nous ramenions, après avoir suivi
Tous deux notre pensée plus loin que notre vie,
La divine Amitié entre nous comme un Ange ?

Camarade ! je te salue par ce beau nom.
La vie à notre joie s'ouvrait comme une rade ;
Je pense à la gaieté qu'avaient nos promenades,
A tous les mouvements de nos réunions.

V

O mon jeune conseil et mon maître charmant,
Cher tuteur pondéré qui règle et qui rudoie,
Tu étais ma prudence et j'étais ton tourment ;
Tu n'aimais pas toujours ma chaleur et ma joie,
Car l'amitié était pour ton esprit sévère
Le cloître grave et nu où vont deux solitaires.

Mais si tu m'as rendu plus réservé, plus sage,
Posé dans le séjour, plus lent dans le voyage,
Je t'ai communiqué ma chaude passion,
Tu étais mon renfort, j'étais ton oriflamme,
J'ai allumé pour toi, au sommet de notre âme,
Les feux spirituels de l'exaltation.

Tu te livrais souvent à mon esprit mobile,
Comme un roi méfiant suit un guide exalté,
Et tu t'abandonnais à ma rapidité,
Comme le voyageur important et pressé
Qu'on attend à midi au centre de la ville,
S'abandonne au plaisir, en passant devant l'Aube,
De se baigner dans l'eau tentante de l'été.

Et voilà qu'à notre amitié tu te dérobes,
Peut-être mécontent qu'après t'avoir suivi,
J'aie poussé mon désir au-delà de ta vie
Et voulu regarder par delà ta raison,
Comme on a soif de l'eau absolue et glacée,
Même après avoir bu le vin le plus loyal,
Comme on veut quelquefois sortir de sa maison,
Même quand tout y sert le corps et la pensée,
Et comme, dédaignant la strophe commencée,
On veut anticiper le poème total.

Mais toi, que deviens-tu, ô jeune solitaire ?
Est-il vrai que lassé de chercher Dieu sur terre,
Tu lèves vaguement les yeux vers le ciel vide ;
Et que tu substitues lâchement, mon ami,
A notre intelligence ardente de la vie,
La méditation stérile de la mort ?
Ah, si tu as perdu ta force et ton courage,
S'il ne te souvient plus de notre grand accord,
Du moins ne maudis pas mon ardeur au voyage,
O frère aîné, il faut aimer l'enfant prodigue,

Car c'est lui qui, parfois, après sa course avide,
Ramène à la maison de ses parents plaintifs
Un dieu jeune et puissant ainsi qu'un beau captif.

Et puisque tu t'en vas et que tu m'abandonnes,
Unique ami où mon esprit était à l'aise,
Unique camarade avec qui j'étais seul,
Je rejoindrai, pour me mêler à leur cortège,
A la jeune gaîté de leur affection,
A leurs jeux, leurs ébats, leurs chants, leurs entreprises,
Les compagnons à qui je t'avais préféré.

VI

Tendresse humaine, adhésion de l'homme à l'homme,
O joie de nous sentir des cœurs contemporains
Et de multiplier nos esprits l'un par l'autre !

Parce qu'on nous a conçus tous la même année
Une secrète entente est vivante entre nous,
Quelque chose de fort relie nos jeunes fronts,
Comme le joug relie ceux des bœufs accouplés.
Comme eux nous nous mouvons d'un effort solidaire,
Comme eux d'un poids égal nous pesons sur le sol.

L'air où sonnent nos voix, où monte notre rire,
A notre âge, il est né en même temps que nous ;
Parce que nous avons grandi tous à la fois,
Chacun de nous exprime et entend tous les autres ;

Chacun de nous comprend d'emblée et sans effort,
Ce que ne comprend pas ce grand vieillard lucide...

Des fils souples, brillants comme les fils de la Vierge,
Au matin de nos vies sont tendus entre nous.
J'entends dans les préaux les voix mêlées, le bruit
Sous le pas des amis, du gravier des lycées ;
La récréation dans le froid de l'hiver,
Et les rires pendant les jeux et les querelles.
Je vois les jeunes gens qui parlent en marchant,
Je vois leur groupe étroit dans la large campagne,
Et leurs gestes au bord des quais ;
Quand vient le court jeudi ou l'éclatant dimanche,
Au printemps, je les vois ramer sur la rivière,
Ou s'étendre dans l'herbe en discutant des choses,
Ou se réjouir d'aller très loin dans la forêt...
Fraîcheur de la pensée sur les jeunes visages,
Beauté des fraîches voix montant sous les grands chênes
Du jeune groupe humain dans la vieille forêt,
Quand par ses grands éclats la troupe raisonneuse
Effraie dans les taillis ou au bord des étangs
La horde sans pensée des cerfs adolescents.

Nous nous sommes baignés au Moulin de Doyer
Et nous avons goûté près du Trou-aux-Mésanges.
(O goûter, goût du fruit qu'on prend avec le pain !)
François nous a conviés chez lui à l'Abbaye,
La maison longue et basse aux nombreuses fenêtres,
Avec beaucoup de lits pour beaucoup de cousins,

Et nous avons fumé dans la bibliothèque,
Et nous avons parfois dîné dans le jardin.

Nous regardions grandir en nous notre vie neuve,
Mais la voilà, mûrie, qui veut se dépenser.
C'est nous qui maintenant devons courir le risque,
C'est nous qui maintenant devons lancer le disque,
C'est notre violon qui doit mener le bal.
Nous cherchons un chantier pour y faire un travail.

La génération que nous formons ensemble
Est massive et ailée comme un essaim d'abeilles.
A quel arbre pendra sa grappe bourdonnante,
Et quel sera le goût de notre nouveau miel?

HENRI FRANCK.

PAYSAGES DE LA TRENTIÈME ANNÉE

Première Partie

I

> L'absurde ne peut pas aller plus loin, mais mon malheur, fondé sur l'absurde, n'en était pas moins fort réel. (*Vie de Henry Brûlard*).

Le paquebot partit du port de la Joliette un peu avant le coucher du soleil. La Méditerranée était couleur d'indigo à cause du mistral qui la retroussait. Il y avait des vols d'oiseaux blancs, de la brume rose sur la côte qui fuyait. Mon cœur se taisait, et je me laissai bercer par la joie fraîche du paysage marin. Le bateau dansait dans le vent. Lorsque je me réveillai, il rasait le rivage de l'île, glissant droit devant lui comme sur des rails. Il était entré dans la baie au petit jour, tandis que nous dormions encore. Je traversai, en regardant autour de moi le moins possible, la ville qui sommeillait sans grâce, sous les poussières et les déchets de la veille. La maison que je devais habi-

ter était située un peu en dehors et ne donnait aucun signe de réveil au moment où j'y arrivai. Je pris le parti de monter au jardin qui se trouvait disposé en pente sur un des versants de la colline. J'y marchai dans l'ombre jusqu'au sommet. Au moment précis où j'atteignis celui-ci, le soleil dépassa l'horizon, et je me trouvai au milieu d'une si violente allégresse matinale, que j'en faillis chanceler.

Les oliviers gris et les graves eucalyptus frémissaient sous la pluie d'accords que le soleil tirait de leur feuillage. D'énormes boules de mimosa, humides, trop lourdes, se tenaient immobiles, comme si elles avaient craint de laisser choir leur faix de perles jaunes. Dans l'herbe et les asphodèles, la rosée étincelait. Nulle douceur, mais une sorte de griserie à jeûn, un déchaînement de sons métalliques, comme de fifres et de cymbales, un cri clair et fou. Sur les feuilles rondes des cactus guerriers la lumière tambourinait. Toute cette ferveur me souleva hors de moi-même. Une fois de plus, je m'abandonnai à un muet et téméraire espoir, pareil au condamné qui se remet à croire à la grâce pendant un court moment, tandis qu'on achève les préparatifs.

Au bout de quelques minutes seulement, je songeai à regarder autour de moi. Les crêtes des montagnes dentelaient profondément la haute ligne d'horizon déroulée derrière la colonnade des troncs

plus clairsemés à la lisière du bosquet. Au fond de la cuvette, un morceau de Méditerranée paraissait enclos de toute part. Entre ses eaux bleues et le cirque de montagnes s'arrondissait une petite plaine couverte de jardins, d'arbres en fleurs, de maisons claires. Juste au-dessous de moi la ville, jaune, uniforme, s'avançait en éperon sur les flots, sa jetée recourbée autour de la flottille de torpilleurs dont les fumées légères montaient à travers les arbres.

Paysage animé, mes yeux ni mon cœur n'y trouvèrent de point d'appui. Les choses se juxtaposaient en une variété riante et n'avaient pas besoin de moi. Où porter mon âme qui recommençait à s'inquiéter sourdement ? Je m'assis sous un grand eucalyptus. Autour de moi rôdait une femme maigre, traînant sur un chevalet qu'elle ne posait jamais que pour quelques minutes, un tableau où elle essayait de rendre, dans un bizarre parti-pris de vert et de jaune, le site rose et azuré qui s'étendait devant nous. Elle avait un sourire de folle, et je sus plus tard qu'elle trimballait ainsi cette toile depuis des années. A sa vue, j'eus un brusque serrement de cœur. — Lorsque je redescendis, l'aube n'était déjà plus que le matin.

Ce jardin est un fouillis de plantes odorantes et dures. Le chemin y monte, sablé, en lacets réguliers. Un mur le borde, à droite ; à gauche il se perd dans un bosquet d'oliviers. Je l'arpente

depuis des jours et des semaines, y promenant des souffrances informes et sans nom que le contraste de cette terre en fête a fait pleinement éclore. La promesse matinale du premier jour était un leurre : cette solitude que j'avais crue amie continue de se taire obstinément, afin que j'entende mieux sonner le glas de ma jeunesse. Midi dans ce jardin d'Ajaccio ! L'heure est terrible et pleine de bizarres hallucinations, à laquelle on sait brusquement que, le soleil arrêté, rien ne pourra faire qu'il ne redescende. Un moment symétriques, le passé et l'avenir se tiennent en balance ; le temps rétréci ne bouge plus qu'au point central du cœur, mais dans le sablier le sable ne cesse de couler et de diminuer. Etait-ce le temps que j'entendais s'égoutter, sans qu'il vînt seulement mouiller le fond de ma coupe ? Assis au soleil, sur une pierre brûlante, j'avais froid jusque dans la moelle de mes os. Au paroxysme de l'angoisse, on ne sent plus la douleur, car dans la souffrance, au contraire, il y a une vie infinie. J'étais comme un cadavre qui se refroidit. J'avais du reste complètement oublié la cause de mon épouvante, ne sachant plus mon nom ni ma figure. — Dans le cadre strictement indifférent de cette chambre d'hôtel, — une longue chambre morne où se trouve, à un bout, la fenêtre, à l'autre le lit et la porte, — peu à peu je me ressouviens. Oui, je suis celui qui est égaré sans retour possible, profondément engagé dans la fausse route, à l'heure où déjà s'annonce le soir.

— “ Nel mezzo del cammin di nostra vita ” —

de quel poids non usé ces paroles tant répétées me retombent sur le cœur. Le milieu de notre vie. Le milieu est une sorte de fin. C'est la moitié de la fin, la fin du commencement, le moment que pour s'éveiller attend la conscience. Et voici qu'elle bruit de toute part, et tous mes efforts n'arrivent pas à la faire taire. Eh bien donc, qu'on l'entende!... Elle m'accuse d'avoir su d'avance que ce chemin facile n'était pas le vrai chemin, cette certitude de mes trente ans, de l'avoir eue au fond du cœur depuis toujours. Impitoyablement elle déroule devant moi un paresseux passé, où je ne sais plus, dans les événements qu'elle me reproche, démêler de la mienne la part des contingences. Je suis devant moi-même comme un spectateur impuissant et torturé : pour la première fois de ma vie, je comprends l'enfer catholique : la brûlure sans but et sans fin...

Malheur à qui témérairement escompte l'avenir: tout présent lui est enlevé, il court après sa vie sans la saisir jamais.

O routes imaginaires ! Tandis que la vie passait, rapide, devant ma porte, je l'attendais, langoureusement serré à la vitre des paysages rêvés. A la place des aspects incohérents et grandioses que je prévoyais, j'aperçois mon horizon réel, morne, médiocrement vallonné, d'où je ne puis

sortir. Comment les ailes impatientes de ma jeunesse auraient-elles appris à me porter ? Elles ne sont plus aujourd'hui que des moignons sans force. J'entends bien au-dessus de moi des bruits d'ailes, et je vois les ombres de grands oiseaux passer sur l'herbe et les jardins ; ils sont chauds et puissants là haut où mon sang se figerait sans doute... Je les hais. Je suppute la hauteur de leur vol ; il y a une limite qu'eux aussi ne pourront pas dépasser. Je l'espère toute proche. Si j'avais des cailloux, je n'oserais pas, pourtant, essayer de les atteindre, tant leur vol me fascine. Et l'énergie de mon âme à détester ces heureux est si forte que l'envie ne me paraît plus un sentiment bas. Je n'en méprise qu'un seul : l'invincible et honteux instinct qui me retient dans l'existence.

La sensation que j'ai de ma vie est celle d'un poison altérant la composition de mon sang au point que j'en goûte l'amertume avec le tissu même de mes veines et de mes artères. Chaque fois que je dors, la peur atroce du réveil hante et trouble mon sommeil. Mon tourment jusqu'ici ne m'a pas paru monotone ; il comporte de nouvelles variantes tous les jours, chacune un peu plus âcre il est vrai que la précédente, mais il semble que la roue douloureuse ne soit pas encore revenue à son point de départ.

Dans ce cruel jardin, où depuis longtemps la nature se désintéresse de moi, je n'ai qu'un ami,

un répit: l'âne qui fait remonter l'eau de la citerne. Il a de beaux yeux tristes et me craint. On le lâche parfois, mais jamais il ne me laisse approcher assez pour que je puisse le caresser. Celui-là subit son destin.

J'aime la nuit, encore qu'elle ait trop d'étoiles, — la pluie qui me masque la riante insolence du soleil. — Tantôt, comme elle cessait de tomber, je me fis conduire à Bastelica. C'est la soirée humide et fraîche d'un Dimanche de printemps. Les pêchers, sur la terre encore nue, essaiment comme des abeilles roses. Ce paysage moitié nocturne a une grâce frêle et triste.

Des vers m'obsèdent :

" la flache
Noire et froide, où vers le crépuscule embaumé
Un enfant accroupi, plein de tristesse, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de Mai."

Mon émoi, à force de tension, s'est cassé. Dans mon âme il n'y a plus qu'un grand silence noir.

Les nuits sont belles; je les passe dans une sorte de prostration lucide. A trente pieds sous mes fenêtres, les parterres sont pleins d'orangers en fleurs. L'autre soir, vers minuit, sur le fond uni du silence, se détachèrent quelques mots dits par une voix de femme : " Ah ! que cela sent bon ! " — Ils avaient un accent pénétrant et langoureux qui me plongea dans le plus profond étonnement.

Sentir que cela sent bon, et le dire avec cette force ! — Pour un instant s'écartent les murs du sombre labyrinthe où je me débats, et je respire largement le parfum des orangers : " Cela sent bon ".

Aurais-je fini par me prendre en pitié? J'ai visité d'autres jardins — celui de la Carrosaccia où l'on cultive de petites oranges à pelure épaisse qui ont un peu de l'arome du maquis. Insinuée entre les branches comme un bras ami, une monstrueuse glycine a tué le robuste olivier de la cour. Son parfum est étourdissant, une clameur mauve à mille voix qui empêche de penser. Telles les chimères qui m'ont étranglé le cœur. Ce jardin est utile et charmant. Je n'y suis pas retourné.

Celui de la Barbicaia, près de la mer, est tout embaumé de l'odeur des pins, parfumé de rêves, silencieux et un peu glauque. Sous les arbres il y a une herbe longue et pâle. Des bas-fonds marécageux entourent une colline boisée d'où l'on voit le large. Presqu'insaisissable, un chant flotte dans l'air. — Il semble partir d'entre les orangers des hautes terrasses, où s'accumulent les tas d'or d'une récolte fabuleuse. Tant de noblesse, de douceur et de mélancolie à la longue auraient raison de mon énergie à souffrir. Pourquoi, si près de succomber, ne me reposerais-je pas, dans ces paysages élyséens, d'avoir tant espéré et désespéré ? La soif du bien-être, le désir de la volupté doivent être bien tenaces en nous pour survivre à de pareilles déva-

stations. A mon cœur endolori, ce jardin est une caresse de parfums et de douce lumière verte.

De la Barbicaia, par la route des Sanguinaires, on va vers les îles du même nom, qui sont à l'ouverture de la baie. Ce chemin d'un côté longe la mer, de l'autre le cimetière dont le sépare une redoutable haie de figuiers de Barbarie. La cité des mausolées n'en finit pas, elle est plus vaste que la ville qui lui fournit ses morts. La route s'écarte du rivage pour faire place à un troisième jardin, qu'un plus total délabrement et le clapotis des vagues au pied des vieux arbres font pathétique et romanesque. Je le fuis, le danger est trop grand d'y noyer dans l'attendrissement la difficile résistance de mon cœur. Les sirènes doivent le hanter, et j'ai juré de ne plus céder à aucune promesse de bonheur.

Mon âme est un désert de pierres, une carrière pleine de débris, sèche, silencieuse ; nulle semence n'y pourrait germer. Mes cordes sensibles s'ossifieront peu à peu et cesseront de vibrer. Je me figerai dans une attitude morne mais supportable. N'ai-je pas déjà parcouru toutes les routes et tous les sentiers du désespoir? Mes journées s'éternisent, lourdes comme autant de montagnes sur mon cœur. Seul mon esprit s'agite faiblement, pareil au vent dans l'herbe sèche. — Pitié de ceux qui m'aiment, car je sens en moi une volonté de destruction plus forte que leur amour.

II

Par quel prodige me suis-je évadé de moi ? Je regarde ma subjectivité par le dehors, comme les murs d'une prison que l'on vient de quitter. Je sais que j'y rentrerai bientôt et je jouis avec gourmandise de ces quelques jours de répit.

Sans doute est-ce l'instinct de conservation qui me fit fuir les parages où j'avais accumulé tant de poisons. Tout souci d'unité disparu de ma conscience, elle se dissout dans le présent, qui a couleur de sensualité enivrante et triste. Ouvrant les yeux, je perçois ce qui est autour de moi. Des êtres et des paysages m'émeuvent comme si je n'étais plus le gouffre noir et sans écho au bord duquel s'arrêtait toute vie. N'étant plus seul je ne suis plus moi. Ou serait-ce que, n'étant plus tout à fait moi, j'ai voulu n'être plus seul ? Le désir m'a envahi comme une chose venue du dehors. Sans contact ni regard, nous y sommes tous deux perdus. La voiture qui nous emmène roule silencieusement à travers la campagne, et la présence de cet être qui est si loin de moi et si près, m'emplit de tristesse, d'ardeur et de vie. Nous voici gravissant obliquement le flanc d'une montagne. A notre gauche poussent des plantes de fenouil. C'est la première fois que j'en vois ici, et je prends plaisir à la vigueur de leur dessin. Nous dépas-

sons un convoi de mulets et peu à peu nous nous élevons à la hauteur du col. Le chemin y vire à angle aigu, et pareil à une porte ouverte sur un balcon sans balustrade, s'arrête devant le vide. A nos pieds s'étend le golf de Sagone. Est-ce la couleur, est-ce la forme de l'espace ? Une allégresse en jaillit, une plénitude, une beauté qui me prend comme un vertige. Méditerranée unique à concilier la gloire avec la volupté ! Avec quelles effusions et quel abandon, avec quels chaotiques désirs t'ai-je aimée ce matin-là !...... Les montagnes s'étagent autour de la baie comme de calmes géants, avec une puissance assurée que rien ne presse. Elles descendent, se défont doucement, passant par la forme de riantes collines qui arrêtent la mer. D'amples vallées rythment leur succession. Le paysage ouvert respire à l'aise, il est ordonné comme un temple et nombreux comme un orchestre. Quelle ivresse dans cette rapide descente vers le littoral. Nous voici à deux pieds de la mer. Le tumulte des vagues contre les récifs n'est rien à côté de celui qui bondit à moi. Est-ce joie, est-ce douleur ? C'est un afflux de vie informulé, insupportable, une force déchaînée qui n'a pas de nom; du sentiment inemployé. Tout ce dont sans doute je faisais naguère mon logique désespoir.

Il y a des chèvres, des genêts d'or, — nous passons au travers de fortes effluves de parfum. Du côté de la terre, le ciel se couvre peu à peu et

s'obscurcit, tandis qu'au dessus de la mer le soleil de midi fulgure. Nous arrivons à cet endroit où les montagnes s'écartent du rivage pour livrer passage à une vallée profonde et longue, celle de l'embouchure du Liamone que nous voyons ramper paresseusement vers la mer, se perdre avant d'y arriver, sous d'insidieuses plaines de roseaux. A droite et au fond, les contreforts des rochers s'estompent dans la brume. Le sol inculte, la contrée dévastée par les fièvres, contrastent d'une façon émouvante avec la jubilation de tout à l'heure. Les formes de cette vallée sont grandioses et belles; le fleuve immobile, les nuages et la solitude lui donnent la pompeuse désolation des paysages romantiques. Mais nulle ruine s'y sert de point d'appui à la mélancolie qui reste éparse. C'est de la tristesse uniquement sensuelle, et si belle qu'on la boit à grands traits avides.

Nous atteignons à l'autre bord, un promontoire, et nous perdons de vue tous ces mouvants enchantements. Le sol redevient osseux et énergique, la brise marine nous caresse le visage, et la chaude mer vivante rit à nos pieds.

A Sagone nous trouvons quelques misérables huttes de pêcheurs, si misérables qu'on se refuse à y voir des habitations humaines, — une petite auberge où nous mangeons le fromage blanc à goût de fumée, et l'âcre chevreau du pays. Les vestiges d'une église y servent de toit de porc.

C'est là tout ce qui reste de l'ancien port et de l'évêché de Sagone. Mais le flamboiement d'une ardente lumière enlève toute importance à ces menus incidents de l'histoire et du temps. Nous quittons enfin la mer, et cette gloire qui nous corrode les yeux. Voici la montagne, la verdure et la pluie. Entre ces deux hautes murailles de maquis, on est chez soi comme dans une chambre. Les parfums de feuilles et de branches, les parfums de plantes vernissées, deviennent plus pénétrants. Dans cet univers rétréci, ma violence s'apaise, mes convoitises s'endorment. D'une façon lointaine, et sans l'amertume coutumière, je songe à ceux qui, toute une vie durant, ne se laissèrent point distraire de l'essentiel et, dédaignant toute détente, tout délassement, ne se reposèrent que dans la mort. Durs héros dont cette terre qui n'a pas de plaines évoque le demi-dieu.

Je n'ai point trouvé dans l'île ce qu'y cherche le voyageur. Les légendes ne m'y paraissent pas essentielles et son pittoresque ne me touche guère. Mais j'y ai goûté un pathétique insoupçonné qui n'est sans doute que le reflet du mien. — Est-ce à vous que j'offrirai le bouquet amer et parfumé que je cueillis durant ces jours de voyage ? A vous de qui seul les yeux avec les miens, ce soir de Cargèse, virent au pied de la vieille tour génoise tomber le jour ? Vos calmes regards

n'étaient illuminés que des rayons du soleil, et vous ne deviniez pas ce qui me faisait si silencieux. Vous souvient-il qu'un voilier passa dans le soleil au moment où son bord inférieur touchait celui de l'eau ? La silhouette du bateau profilée tout entière sur le disque rouge, il le traversa lentement, marquant le temps comme une horloge fantastique.

Un peu plus bas que nous, sur le flanc du promontoire, le village grec se disposait suivant la courbe régulière de la montagne. Les deux églises, symétriques, se répondaient comme les versets d'un psaume. — J'ai souvenance de jardins dans la nuit, ils étaient touffus et savoureux, pareils à des jardins du Nord — d'une jeune fille qui s'appelait Gracieuse et qui était très belle. Les gens de Cargèse ne ressemblent pas aux autres habitants de la Corse. Leur type grec dans cette colonie des Génois, s'est conservé assez pur et l'on y voit des adolescents merveilleux. Il y a des ruines françaises du 18e siècle. L'amant de Mademoiselle de Lespinasse sans doute a séjourné ici. Y aurait-il médité, et avec quel visage intérieur, lui qui n'aimait pas, telle des lettres où ce cœur irrassasiable prenait prétexte de lui pour se consumer de ferveur et de tristesse ?

Le promontoire qui supporte Cargèse sépare le golfe de Sagone de celui de Porto. Il est en forme de crête douce, et légèrement recourbé vers le sud.

C'est de ce côté-là que s'appuient les maisons, de très loin faisant face à Calcatoggio et au Col San Bastiano, d'où, venant d'Ajaccio, on aperçoit pour la première fois la baie de Sagone. Les deux villages, séparés par toute la largeur du golfe, ne sont l'un pour l'autre qu'une vague lueur blanche. Etroite pointe projetée entre la mer et le ciel, on n'y est que par la vue seule en contact avec le monde. De ce lieu élevé on assiste souverainement à la lutte au rythme alterné que les eaux livrent à cette côte multiforme et festonnée comme si ses contours avaient été tracés par des pas de danseurs. — Les roches rouges, les vieilles forêts du golfe de Porto se tiennent sombres et violentes aux confins extrêmes de regard. — Vigies oubliées, les tours génoises s'échelonnent le long des falaises comme autant de phares éteints. Les siècles de lutte et d'héroïsme sont passés, ils n'ont pu empêcher l'île de retomber dans une dépendance sans gloire. Si près du berceau de toute humanité, elle reste un rocher stérile et fruste, les vagues qui se brisent à ses récifs vont baigner l'Italie, la Grèce et l'Espagne, mais entre les trois glorieuses péninsules et le continent de France, la Corse inculte et romantique est sans destinée ; elle ne se rattache à rien d'universel. Trop faible pour être centre, elle ne sut se soumettre à la fécondation d'aucune pensée étrangère et la voici sans signification, muette, sauvage et perdue. Elle émit son héros

comme un rêve dépassant sa portée ; de sa gloire presque rien n'a rejailli sur elle : la Corse énergique est un pays vaincu.

Du vert et du rose, le ciel passe au violet, puis au noir et à l'argent. Voici que les golfes, les caps et les promontoires ne sont plus dans l'ombre que des traits et des masses. Les flots palpitent régulièrement comme un cœur endormi. Le soir ne comprend pas midi. La nuit est noire, fraîche et veloutée. La nuit est une trêve.

DEUXIÈME PARTIE

I

" Les paysages étaient comme
un archet qui jouait sur mon âme".
(*Vie de Henri Brûlard*).

Pavoisé, plein de musiques, le bateau baignait sa blancheur dans la houle saumâtre d'un estuaire du Nord. Au-dessus de lui se tendait un ciel plus froid, plus implacablement quotidien qu'on n'eût aimé se l'avouer, et il y avait bien du courage dans cette joie sur commande. J'essayais d'imaginer la solitude et les troids épais qui m'attendaient, tandis que déjà le treuil qui enroule les chaînes d'ancre cessait de grincer et que doucement le navire s'inclinait pour partir.

Il se tint d'abord à la lisière de l'océan, s'enfonçant fréquemment dans les énormes fentes d'un rivage abrupt et tout déchiqueté. De lentes forces, insinuées dans leurs masses, ont fait éclater des falaises de plus de mille pieds, écartant verticalement leurs parois depuis le sommet jusqu'à la base. La mer s'est coulée au fond comme un serpent repu dans une caverne. A milieu de ces ténèbres glauques, le bateau trop gros et mala-

droit s'effarait de sa blancheur. Sur une sorte de margelle au bord de l'eau, j'aperçus un village étroitement tapi ; serré par la roche, guetté par la mer, il m'apparut comme une mousse qui défend, dans l'ombre, sa précaire existence. Le soleil ne doit y arriver que deux ou trois fois l'an, par de rares journées de juillet. Ces rochers ont de grand ; replis noirs. Nul accident ne les interrompt, nulle vie ne les anime, autre que celle des eaux qui flottent de toute part, descendant en larges nappes, en minces cordons d'argent, en cascades irisées. Elles choient dans le vide, déformées à mesure qu'elles tombent, bousculées, avançant vers les aspérités de longs doigts qui tâtent pour trouver où s'appuyer. Entraînées vers l'abîme, elles ne sont plus quand elles y arrivent qu'un informe bouillonnement d'écume. La fatalité d'une loi préside à leur chute. Rien n'y fait. Malgré leur déroute, leur affollement, qu'elles essaient de s'accrocher ou de se lancer plus vite, leur rythme est toujours pareil, aux mêmes endroits subissant les mêmes accélérations, les mêmes temps d'arrêt. Il y en a qui se relèvent par la force même de leur élan contre un obstacle et se transformant en vapeur, ondulent au dessus du gouffre comme une écharpe dépliée par le vent.

Cependant à avancer si peu, et malgré la curiosité occupée de mes yeux, l'impatience allait me gagner, quand au soir d'une journée durant

laquelle nous avions patiemment dévidé un labyrinthe d'écueils et de récifs, la côte enfin se retira et nous laissa le champ libre. La terre ne se voyait plus que de bâbord. Il y avait là un hémicycle de montagnes qui agrandissait démesurément l'orbe visuel. Le soleil couchant éclairait par larges plans certaines de leurs parties, mais déjà elles projetaient sur leurs propres parois de grandes ombres calmes et profondes.

Peu à peu cette ordonnance rythmée, solide et certaine, pâlit et s'estompa. La mer de ce côté-là s'embruma de violet, de vert, de gris et perdit toute sonorité. Au même moment l'Ouest s'allumait ; une orgie d'azur et d'or ruissela sur les grands plis doux et réguliers qui portèrent ce fleuve prestigieux jusqu'au sillage du navire. Un îlot surmonté d'un phare chétif comme une veilleuse un instant masqua l'apothéose. Quand il reparut, le soleil répandait des flots de pourpre. Il s'était affaissé sur l'horizon comme un trésor devenu trop lourd, comme un fruit mûr qui s'écrase en tombant, comme un cœur trop plein qui éclate. Sa substance échappée de ses bords coulait dans la mer en une nappe incandescente. Les plis mêmes s'aplanirent ; nous trempions dans un miroir immobile. Un papillon noir, voilier de pêche qui passait, s'y était posé, les ailes immenses. De tous petits canards, nageant avec une hâte ridicule firent un accroc au délicat

tissu rose. Puis tout s'éteignit et nous fut enlevé.

Le lendemain l'océan nous entourait. L'atmosphère était crue et dégrisée. Au-dessus de nous les nuages formaient un plafond bas, exactement clos. Ce fut ainsi pendant plusieurs jours jusqu'à ce que nous arrivâmes au groupe des îles puritaines où je décidai de faire escale. Basses, sans cesse étrillées par le vent des quatre horizons, elles s'aplatissent sur la mer comme pour leur offrir moins de prise. Tout y est desséché et difficile. Leur dénûment m'attirait. Près du port de la plus grande d'entre elles se trouve une cathédrale presque millénaire que visitent les voyageurs. Rude et nue, contractée sur elle-même, elle entasse de maladroites quantités de pierres pour n'arriver qu'à des voûtes médiocres. Malgré qu'elle soit encore solide comme au premier jour, le culte l'a désertée — elle n'est là que pour résister au vide ; et elle résiste. Je montai à la tour trapue qui chevauche le croisement de la nef et du transept. De là je pouvais voir tous les contours de l'île et une grande étendue d'eau. Au loin, un bouquet d'ormeaux marque la tombe des héros normands d'autrefois. Des corneilles ponctuaient de noir le ciel toujours revêche. Le long des chemins s'égrenaient de petits cottages aux jardinets fleuris de mauves, car nous étions en juillet.

Le vent soulevait une poussière tranchante.

Pour achever la tristesse de cette heure d'après-midi, un orgue de barbarie dévidait un air italien qui se traînait sur le gravier et entre les haies comme une bête malade. Dans le ciel, la tempête secouait les nuages et au dessous, la mer s'étalait, immense.

Ensuite pendant de longs jours, le bateau avança dans l'eau qu'on sentait devenir plus froide ; il y avait de la mer assez pour le faire tanguer, sans toutefois ralentir sa marche. Appuyé au bastingage, les yeux obstinément vers le nord, une volonté sans nom était si forte en moi que sa seule poussée, semblait-il, eût suffi à faire avancer le navire. Au loin c'était l'horizon blême des soleils de minuit. L'air était trouble ; la clarté venait de l'eau où de larges plaques bleuâtres paraissaient de la glace fraîchement fondue. Cette eau devait être lourde. On en découvrait des plaines à l'infini, étrangement encore au-delà des limites de la mer, comme s'il y en avait eu jusque dans le ciel. Quand par moments la lumière devenait plus intense elle créait des minutes d'allégresse extraordinaire. Ce n'était plus alors que transparence, limpidité exaltée dont toute matière paraissait absente. Dans cette eau implacable se jouaient des oiseaux. Le jour viendra-t-il où me sentant pareil à eux, je plongerai dans un élément aussi froid sans que pour cela mon cœur ralentisse ?

Assez loin de nous, un énorme cétacé surgit,

troublant à peine les flots. L'interrompant, il rendait la solitude plus poignante, pathétique jusqu'à l'inexprimable.

Comment pendant de si longs jours, ma vie avait-elle résisté à cette tension insupportable et sans objet ? Devait-elle, une fois de plus, lancer dans le vide les flèches brûlantes de son ardeur ?

Nous passâmes en les rasant de près, quelques rochers isolés dans la mer. Un coup de canon parti du bord, d'une de leurs parois détacha un grand rideau blanc qui se déroula, ondula, frémit et se déplia encore. D'innombrables oiseaux de mer formaient cette draperie dont les battements finirent par envelopper de toute part le navire. Les perroquets de mer tourbillonnaient en criant, la mer souriait, le soleil souriait, c'était une pluie de pétales blancs, un intermezzo rieur, un spectacle naïf où mes yeux se délassèrent d'avoir si longtemps fixé, au nord, la ligne qui sépare l'eau et le ciel.

Le soir du même jour, l'Islande apparut. J'eus la sensation du reconnaître.

C'était en grand, en réel, la solitude glacée qui m'envahissait chaque fois qu'enfant penché sur la mappemonde je m'aventurais très loin à gauche de la Norwège, là où on est sûr qu'il ne peut plus y avoir aucune île,et que j'y rencontrais ces contours, concentrés, d'où jaillit d'un côté comme un bouquet de flammes. Je restais persuadé que ce pays

ne faisait pas exactement partie de notre planète, que surtout il était hors du temps, avec d'autres conditions d'être, quelque chose d'affreusement détaché, de libre. Dans ma pensée naïve un rapport s'établit entre la terre d'Islande et le mot " irrémédiable. " " Pays pauvre, stérile et qui se dépeuple de plus en plus " disait mon guide.

II

Qui n'a goûté, voyageant en mer, le voisinage familier des lointains dans le hublot, le compagnonnage du mouvant infini, dont l'absence est si déconcertante, les matins de réveil dans les ports ? Combien cette côte islandaise, vue de près, était sérieuse. Ici rien ne prêtait au rêve. J'allai à terre de bonne heure, je pris un de ces poneys qui seuls là-bas, servent au voyage, et m'aventurai dans la campagne.

Les maigres cultures de pommes de terre cessent à moins d'un kilomètre de la ville. Je passai sur de grandes étendues de lave et de silex, je dus traverser à gué un noir torrent transparent. Le cheval s'arrêta au milieu de l'eau qui lui venait au poitrail. Du sabot, il en éprouvait la profondeur, humant avec inquiétude. La solitude montait en moi comme la marée sur un îlot. Je pouvais me croire seul dans toute l'Islande, seul dans tout l'océan arctique. Au delà du torrent, le sol peu à

peu s'élevait. Là où il y avait un semblant de terre, elle revêtait une teinte verte pareille à la mousse sur l'écorce lisse de certains arbres. Au bout de quelques heures, sentant ma monture fatiguée, je mis pied à terre et lui lâchai la bride sur le cou, ainsi que l'on m'avait recommandé de faire. Elle retourna aussitôt en arrière, retraçant sans hésitation le chemin par où nous étions venus.

Je continuai de marcher devant moi, ignorant tout du pays, à m'éloigner.

J'étais dévoré d'une ardeur sèche, poussé par une volonté âpre et détournée. Sans presque m'en apercevoir, j'atteignis un plateau élevé.

Le soleil maintenant perçait les brumes légères, mais sur ce terrain effrité, la lumière ne savait où rebondir. Elle s'éparpillait en petites clartés, divisées par des ombres minces. Vallonnements, plaines, ravins escarpés, sommets abrupts, je dominai du regard une immense étendue retenue dans des formes solides et strictes, mais vide entièrement.

La mer la bordait d'un côté, pâle ruban bleu à la fin du ciel. De l'autre, de hautes montagnes la fermaient qui gardaient de la neige dans leurs replis. Elles étaient comme desséchées par un froid millénaire, impuissantes et violentes. Nul geyser miraculeux, encore brûlant du profond contact du planète ne fusait de ce sol contracté. L'angoisse me guettait comme une tentation. Ah que je ne regarde pas du côté du bonheur ! Soutenez-moi,

Seigneur, dans la solitude. Sur cette terre où je ne trouve pas le moindre brin d'herbe à cueillir, fais jaillir mes sources chaudes, ô mon Dieu, qui es toi-même toute chaleur...

Les feux de mon bord me guidant, je redescendis longuement à travers le pays que l'obscurité déjà commençait d'effacer. Le lendemain et les jours suivants encore, la fatigue me tint lieu de paix — nous contournions l'île, voguant dans la clarté diffuse d'un brouillard qui se colorait au moment du couchant et nous ensevelissait comme au cœur d'un quartz rose.

Le bateau se réveilla amarré au fond d'un fjord où le ciel reflétait ses beaux nuages blancs. La nappe d'eau s'étendait à l'aise, comme un lac, entre des montagnes qui paraissaient lointaines, des collines douces qu'un peu de verdure animait. Quelques douzaines de maisons de bois, rangées sur une ligne, suivaient les faibles découpures de l'anse. Le paysage n'avait pas le caractère grandiose de l'autre côte. Pauvre plutôt que dépouillé, il était surtout quotidien. Autour des maisonnettes d'inutiles et méticuleuses clôtures divisaient une partie des terrains en jardinets où ne poussait pas autre chose que ce qui se trouvait également en dehors. — Quittant la route, j'entrai dans la campagne pour toucher authentiquement la terre. — Je la trouvais morcelée à l'infini en petites mottes gazonnées entre lesquelles j'entendais sourdre

l'eau. De ce terrain un peu marécageux, de temps en temps surgissait un îlot de roc. Plus loin, vers le Nord, vers la mer, s'ouvraient de radieux lointains, échelonnements de pics bleus, issues d'une beauté claire, frémissante, trempée de gloire. Au mât de hune des baleiniers ancrés dans le port, des voiles à demi carguées pour sécher se balançaient avec ampleur. Dans l'air neutre, un vent tiède tout à coup s'éleva. — J'avais gravi une petite éminence où je m'assis sur une pierre presque chaude. Deux brebis venaient de fuir ; mais des oiseaux de marécage s'appelaient et se laissaient approcher. Un singulier frisson me traversa. Mes yeux s'emplirent de larmes, à cause du printemps sans doute. Ténu, presqu'impalpable, il était là pourtant, apportant avec lui l'odeur bien connue d'eau et de terre remuée, et sa douceur. Je m'aperçus qu'il y avait de frêles fleurs brillantes, que des branches verdissaient à de minuscules arbustes. Vestiges précieux comme des reliques, ce simulacre de printemps sur cette terre inhumaine était aussi ineffable que dans mon cœur engourdi l'émotion née à son contact. O tiédeur, et ce jardin qui n'était qu'un carré d'herbe clôturé ! Ainsi cette terre sur laquelle pendant trois saisons l'hiver pèse dense et lourd comme du métal, cette terre a su sous le gel, sous le vent glacial, sous des montagnes de neige, préserver ses germes. Il n'y aura pas de moissons, il n'y aura ni été ni

hiver. Qu'importe ? L'air est plein de frémissements, les choses retrouvent leurs proportions authentiques, et puisqu'il y a un printemps, voici qu'à l'hiver est rendue sa signification. Le rapport, la différence lui confèrent un sens nouveau. Je marchais dans un étroit vallon, délicieusement au soleil ; un petit cheval y paissait en liberté. Dans le ruisseau se jouaient des poissons, un oiseau chantait.

L'amour s'attendrissait en moi, il pleurait et appelait, lui qui naguère était isolé comme un cri dans un ravin de pierre, sec comme une trombe de sable au désert. La nature me prenait doucement par la main et je cédai comme un enfant fatigué.

III

Nous étions déjà haut, le cercle polaire depuis longtemps dépassé, lorsque, dormant étendu sur ma couchette, je fus réveillé par un craquement pareil à celui d'un os sous les crocs d'un chien. Des pas inquiets couraient sur le pont, je sentais le bateau virer, faire machine-arrière, grincer dans ses gonds. Ma montre était arrêtée. Il faisait jour dans ma cabine, un jour auquel il eût été impossible d'attribuer une heure, un climat, une saison — jour abstrait et comme sans motif. M'agenouillant sur l'étroite planchette qui me servait de lit, je regardai dehors. Je vis alors un

étrange spectacle. L'horizon, quoique mon hublot fût presqu'à ras d'eau, semblait plus bas encore et tout noir, malgré la clarté blafarde et partout diffuse. Aussi loin que portait mon regard, rien que les énormes dalles bleuâtres d'un immense cimetière flottant. Le bateau en était entièrement cerné. Elles maintenaient l'eau figée en petites rigoles qui formaient des sentiers d'ombre entre les blocs. Interminable défilé, les dangereux pavés s'entrechoquaient avec un bruit sourd et sinistre. De temps en temps l'un d'eux donnait un grand coup dans la coque du bateau, faisant crier toutes les jointures, et jusqu'aux boiseries blanches de ma cabine ; des oiseaux noirs passèrent, de la forme d'une bouteille à laquelle on aurait, un peu trop bas, attaché des ailes. Ils étaient lugubres autant que grotesques. — Ayant, la veille, entendu les gens de l'équipage s'inquiéter de la banquise, distraitement j'imaginai quelle serait la couleur de la fin que je pourrais trouver ici. On vissait les portes des cloisons étanches et la trompette d'alarme appelait les passagers sur le pont. Deux coups sonnèrent à la grande horloge du couloir. C'étaient des heures de nuit. Elle se tenait là, de l'autre côté de la paroi, dans son domaine. Ayant dépouillé l'obscurité, elle était nue. En vain je fis appel, pour lui résister, à l'ardeur de mon sang : je ne trouvai plus en moi qu'un amas de cendres.

Il me sembla soudain que j'avais survécu à

toute vie, que tout autour de moi était mort depuis longtemps, comme autour d'un vieillard qui dure plus que sa génération. Et je restai accablé par une funèbre indifférence.

Mon hublot ouvert laissait entrer une fraîcheur immobile et salée qui finit par me transir. Je le refermai et demeurai sans mouvement sur ma couchette, sentant, plus que sa tiédeur, la mollesse glaciale du flot si proche, qui cédait, cédait sous moi, et me laissait choir à des profondeurs dont seul le temps que je mettais à les atteindre pouvait mesurer l'immensité.

C'est alors que, m'étant endormi, je rêvai ceci : je m'apercevais enfant, traversant une immense étendue couverte de neige. J'avançais dans la plaine, courbé en crochet pour mieux résister au vent. D'un côté, où l'horizon était un peu moins fermé, un scintillement incertain de temps en temps traversait l'épais rideau blanc. Bientôt je vis des lumières aux fenêtres béantes d'une vaste construction où je compris aussitôt que je me rendais. Les courants-d'air dans les portes étaient plus tranchants que des couteaux, tous les murs étaient de neige et les salles si vastes qu'il était difficile de savoir à quel moment on commençait de se trouver à l'intérieur du palais, car naturellement il n'y avait pas de plafond ; rien que la voûte noire où scintillaient les étoiles. D'où donc provenait la clarté que j'avais vue aux fenêtres ? Je dus traver-

ser un grand nombre de ces salles avant d'arriver à celle où sur le lac central (celui que la reine de la neige appelait " le miroir de l'intelligence,") je trouvai le petit Käy. Le ciel se reflétait dans la glace lisse et transparente. On voyait deux fois les étoiles pâlies par une violente aurore boréale qui répandait sur le visage de l'enfant l'éclat excessif et faux des feux d'artifice. Il s'agitait comme une fourmi à traîner de-ci, de-là des blocs de glace plus grands que lui-même. Point étonné de ma présence, il me cligna de l'œil. " Je fais une patience, dit-il, mais puisque te voilà, tu pourrais la finir. Et d'un bond il disparut."

A l'état de rêve, des choses profondément enterrées sous notre raison, parfois se dégagent.

La foi au miracle, toujours réclamé par notre irréductible entêtement au bonheur, se réveilla en moi comme une sorte de folie. J'en arrivai à savoir que je rêvais tout, excepté cela qu'il y avait une formule magique, que je devais la trouver par le moyen de ces blocs. Je me mis à les retourner, et chose incroyable, je parvins à en réunir deux, qui se trouvèrent aussitôt comme soudés ensemble. Mais déjà je ne réussis plus à adapter le troisième. Il dérapait, pivotait sur lui-même, glissait et m'échappait comme s'il eût été mu par un ressort secret. Pendant un temps très long, je m'acharnai en d'invraisemblables efforts. La fatigue finit par me paralyser les bras. J'eus alors un accès de déses-

poir et me jetai dans la neige à côté des blocs. Mais à ce moment précis je m'aperçus qu'ils étaient entièrement couverts de caractères d'imprimerie et la surprise dissipa aussitôt ma colère. Déjà je me trouvais assis à mon pupitre d'écolier, la tête entre mes mains, m'obstinant à déchiffrer ces textes impénétrables. " Tu ne comprendras jamais tout seul ", dit à côté de moi le petit Käy, revenu on ne sait comment, " et d'ailleurs ce n'est pas là que cela se trouve ! "... Ici les images se brouillèrent.

En me réveillant, je mis quelques minutes à savoir où j'étais, tant la conscience que je reprenais de la réalité se trouvait absorbée par le goût amer de la déception. Enfin mes yeux rencontrèrent un rayon de soleil. Il errait sur des vêtements suspendus au mur, qui exécutaient un lent mouvement de pendule. Ah oui ! — la cabine, mon voyage, le bateau, la banquise. — Nous devions être dégagés, à en juger par la régularité du va et vient de mes châles et de mon manteau. Comme je gagnai le pont, un peu plus tard, je trouvai le bâtiment plus bruyant et plus animé qu'une ruche. Je me rendis compte facilement que nous avions changé de direction, et que nous obliquions vers le sud-est. Il n'y avait plus trace de banquise. Je m'affligeai de n'avoir pu aller jusqu'au bout de mon voyage. Tout là-haut, mon insatisfaction si souvent intolérable, m'eût paru plus nécessaire et

plus précieuse. Pendant les quelques journées qui suivirent, je me laissai distraire. A mesure que je consentais à la tiède réalité qui m'entourait, je m'éloignais de mon cœur âpre et exigeant, et du meilleur de moi-même.

Nous retrouvâmes le continent par une claire soirée d'août. Le beau bateau entra comme en triomphe dans une rade couronnée d'îlots. Quoique ce fût l'heure du crépuscule, rien ne s'altérait, le soleil, un peu plus pâle à ces hauteurs, continuait sa marche selon une courbe presque parallèle à l'horizon. Derrière un récif en éminence, on devinait la ville et le port. Nous jetâmes l'ancre au pied de quelques hautes falaises, contreforts des rochers du fond dont on voyait de très loin les pignons se dresser dans le ciel. Ces immenses terrasses adossées à la forteresse continentale formaient une sorte de balcon, d'où l'on devait dominer la terre et la mer. Je ne résistai pas à la tentation d'y monter, profitant d'une sorte d'escalier naturel qui d'un côté en rendait l'accès facile. En haut le sol était couvert d'un océan de pierres roulées, glissées, chavirées l'une sur l'autre comme des vagues. Par places, la roche émiettée, creusée en cuvette, nourrissait dans un peu d'humidité des plantes basses et brunes qui formaient tapis sur le gris. Un paysage d'apothéose m'entourait. Du fond maintenant embrumé les puissants massifs de rochers émergeaient, hauts, orgueilleux,

ressemblant à des trônes. A travers les déchirures du brouillard on apercevait la mer, sans cesse interrompue par des récifs, des promontoires, des îlots d'abord noirs et opaques, mais de plus en plus transparents à mesure qu'ils étaient plus loin, diaphanes à l'horizon et se confondant avec la splendeur des eaux : un son qui se perd en montant.

Je m'avançai jusqu'au bord de la falaise. Est-ce parce que je fus tout à coup saisi par le froid que je sentis davantage l'infini de mon isolement ? Je me serrai plus fort dans mon manteau. De quel impétueux et pitoyable désir de bonheur ma mélancolie était-elle l'envers ? Paysages méditerranéens, vies héroïques et courtes, voluptés que la beauté exalte, ô toutes les chimériques ivresses du soleil, de l'amour et de la gloire !...

La terrible, la torturante envie se réveillait. Je fermai les yeux pour la mieux regarder.

Quand je les rouvris, le vent avait dissipé la brume et je pus voir à mes pieds la ville de Hammerfest. Dures syllabes, clair et ferme bruit des forges obscures d'où sortent les armes et les outils. J'eus honte de ma faibesse. Cette ville était là comme un problème de géométrie ; elle en avait la rigidité mathématique, le dénûment, l'affirmation acérée. Des maisons de bois, alignées avec ordre, semblaient poser sur la terre, (non point en germer.) Les lignes des rues se coupaient comme

les fils d'un tissu d'Ecosse. Nul arbre, nulle branche, nul rameau n'en venait adoucir les rigoureux contours. Effort patient, têtu, sans joie. Long effort continué à travers des nuits sans fin, qu'éclaire seule la flamme froide de l'intelligence. Mais cette ville courageuse baigne dans la mer, pleine de poissons bleus et de merveilles. Ce soir là, une frémissante beauté l'auréolait.

Un coup de canon parti du bord salua le soleil de minuit.

ALAIN DESPORTES.

NOTES

LA MAITRESSE SERVANTE, par *Jérôme et Jean Tharaud* (Emile Paul).

Il y a, dans le roman français, une tradition qui remonte à la *Princesse de Clèves,* et qui confère à ce genre littéraire une esthétique très ferme, très précise et très différente de celle du roman russe ou du roman anglais. Certains écrivains, et non des moindres, faut-il nommer Balzac et Flaubert ? voulurent y renoncer, et leur puissant génie put créer un genre nouveau à côté de l'ancien roman. Mais le goût français n'en est pas moins toujours revenu à ces récits généralement brefs, fortement construits et qui vont droit au but, où quelques personnages, aux traits rigoureusement accusés, ou délicatement nuancés, mais toujours précis, développent leur caractère avec logique, mettant en lumière par surcroît quelque problème moral. Dans ces œuvres, la vie est observée, non dans ses détails, ni dans sa complexité, mais dans ses grandes lignes. Une intelligence y a mis de l'ordre et un certain ordre, et les vues profondes, les coups d'œil perçants que l'auteur peut y jeter dans l'âme humaine sont toujours nettement intelligibles. Cette technique s'applique aux inspirations les plus différentes : c'est celle de la *Vie de Marianne*, et celle d'*Adolphe*, celle de *Dominique* et celle des romans de Stendhal ; c'est celle de *Colette Baudoche* et de la *Porte étroite*. Elle s'accommode des traits les plus forts et les plus appuyés, comme des nuances les plus délicates. Mais elle est à l'opposé du désordre, parfois magnifique d'ailleurs des écrivains anglais et slaves. C'est à cette tradition qu'appartient le nouveau roman de MM. Jérôme et Jean Tharaud. Comme il a

pour cadre l'âpre pays qui fait la frontière du Périgord et du Limousin, comme il met en scène, d'ailleurs au second plan, les hobereaux qui perpétuent, sur cette vieille terre, des habitudes qui semblent dater de deux siècles, quelques-uns ont voulu y voir un roman de mœurs, un roman provincial. Pourtant, je ne crois pas que ce soit là ce qui a tenté les Tharaud quand ils songèrent à écrire cette douloureuse histoire. Elle nous ouvre des horizons extrêmement intéressants sur la vie rurale de ce coin de France, pour l'unique raison que les personnages qui y passent appartiennent à ce monde, et sont vrais. Mais c'est bien moins leur attitude sociale que les auteurs ont voulu nous montrer que leur âme, leur passion et leur caractère. N'est-ce point, du reste, l'agrément et la beauté du roman qu'il ait, comme les spectacles de la vie, des significations multiples et diverses et qu'il produise parfois chez le lecteur des sentiments et des idées que l'auteur n'avait point prévus.

C'est une singulière et tragique histoire que celle de la *Maîtresse servante.*

Un jeune hobereau du Limousin ayant perdu son père dans son enfance, est venu faire son droit à Paris parce que l'habitude chez les hommes de sa classe et de son pays est qu'on aille faire son droit à Paris. Il y a vécu des années assez mornes, dans de mornes cafés du quartier latin, prenant pour de l'indépendance d'esprit, un désir de scandaliser où s'affirme une sorte de déviation de la volonté de puissance. Il y a chez le triste héros des Tharaud un perpétuel réveil de l'esprit de commandement qui, même affaibli par l'inaction, subsiste dans une race de chefs, et un besoin maladif d'excercer cet esprit dans les petites choses et aux dépens des fables. C'est ce qui le pousse à imposer à sa mère, dans le voisinage de la demeure familiale, la présence de la maîtresse avec laquelle il a vécu à Paris, quand les circonstances l'obligent à rentrer au pays natal. Une certaine sensualité, et la puissance de l'habitude l'attachent à cette femme d'ailleurs aimante, délicate et tendre, bien plus qu'une grande passion. Mais le scandale qu'il cause et le chagrin qu'il donne à sa mère lui paraissent

d'inestimables manifestations de sa volonté. Eternelles illusions des âmes débiles! Au reste, ce malheureux, par un fol orgueil, dépense sa vie à lutter contre les forces profondes qui sont en lui. Cette mère est un des personnages les plus intéressants du livre. Magnifique exemplaire d'un type de femme qui disparaît, soumise au chef de famille à la manière antique; et considérant, dans une certaine mesure, son fils comme ce chef, respectable jusque dans ses erreurs, elle garde au foyer une dignité hautaine, et sur toute la maisonnée une autorité souveraine qui en impose a tous. Aussi bien a-t-elle imaginé un moyen de détacher son fils d'une liaison qu'elle juge indigne. Par une lente et mystérieuse prise de possession de cette âme assez humble même en ses fiertés, elle arrive à soumettre cette pauvre maîtresse et à en faire sa servante. Et la malheureuse sentant son amant se détacher d'elle, accepte cet affreux avilissement. Le lecteur d'abord, de même que le héros du livre, en conçoit pour elle quelque mépris et quelque colère. Mais c'est le grand art des Tharaud que d'avoir donné à cette Mariette — elle se nomme Mariette — une certaine noblesse, la noblesse de la servitude, et il semble qu'à l'heure des apaisements et des regrets, quand la mère est morte, les yeux fermés par cette "servante", l'ancien amant la juge bien quand il dit, dans une image qui est très belle :

"Vous connaissez nos prés : même au cœur de l'été, ils crient sous le pas comme une éponge : l'eau retenue à fleur de terre par un sol de granit y court partout en rigoles, et souvent l'on trouve, au milieu, une nappe étincelante, un étroit réservoir carré qu'on appelle chez nous une serve, peut-être pour indiquer qu'une source est là prisonnière. Mariette m'a souvent fait penser à ces sources captives, elles sont là fidèles, abondantes, toujours prêtes pour les soins domestiques, et l'on y voit le ciel."

On ne peut mieux apprécier certaines âmes nées pour l'obéissance comme d'autres sont nées pour le commandement, et dans le parallèle qui s'impose entre le caractère de cette Mariette et celui de la Mère, il y a un magnifique effet d'art.

Le mérite des Tharaud est de n'en avoir point voulu

d'autres. J'aime que leur style n'ai point d'ornement et ne cherche rien que la sobriété, la fermeté, la rapidité et la précision. C'est là le vrai style du roman français et peut-être est-ce, parce que cette douloureuse histoire a la couleur grise et sombre d'un tableau de Lenain qu'elle nous émeut de la même manière, en profondeur. Au reste il y a tout de même une certaine tendresse discrète et voilée qui baigne le livre et nous en rend la conclusion moins amère. " Que d'affections, dit en terminant sa confession le triste héros des Tharaud, se sont penchées sur ma tête ! Quelle sève, quelle profusion d'amour il y a partout dans la vie ! Je songe que si chacun regardait autour de soi, il demeurerait confondu que tant d'êtres aient attaché à lui tant de prix. " Noble et touchante conclusion d'un roman dont ce n'est pas le moindre mérite de nous apprendre à réfléchir sur nous-mêmes.

L. D. W.

*
* *

LE VILLAGE DANS LA PINÈDE, par *M. Gabriel Mourey* (Mercure).

Ce petit livre ému, avec ses descriptions mesurées, ses images naïves et justes, sa parure de souvenirs classiques et son aimable érudition, Gabriel Mourey le dédie à ses morts, et il en dépose les feuillets, en *ex-voto*, sur l'autel de sa petite patrie. " Et je ne désire que d'avoir réussi, nous dit-il, — car je n'ai pas voulu autre chose — à composer un de ces tableaux, comme en peignent encore les artistes villageois, images un peu grossières et pesantes peut-être, et qui rappellent à l'excès les enseignes des sages-femmes, des maréchaux-ferrants et des auberges des rouliers, mais qui, par leurs audaces de raccourcis, leur franchise de coloration, leur réalisme primesautier, surtout par la sincérité des intentions qui les inspirèrent, parviennent à nous émouvoir tant. "

Les pages de Gabriel Mourey touchent par leur sentiment pieux, par leur exactitude familière. Parfois un lyrisme les enfle, à la louange de la Méditerranée " qui roule dans ses

eaux miroitantes le souvenir de tous les héroïsmes, de toutes les croyances, de toutes les idées, de toutes les philosophies, de toutes les formes d'art et de pensée qui, du fond de l'Asie touffue, sont venues, à travers la Grèce et l'Italie, exalter et réjouir le cœur et l'esprit, l'âme et les sens de nos aïeux "... Mais c'est, le plus souvent, une paisible et lucide promenade parmi les "secs et clairs" paysages de Provence où Puvis de Chavannes puisa son inspiration.

Après avoir évoqué le "milieu", Gabriel Mourey se plaît à décrire les "âmes" et les "visages". C'est la partie la plus alerte de son livre. Il n'a garde d'ajouter le moindre trait à ceux que sa mémoire d'enfant lui restitue. Ils sont très simples et très vifs; ils suffisent à animer tout un petit univers. Mion et Nini, les deux sœurs inséparables dont une sorte de béatitude religieuse, d'admiration par le Créateur comblaient l'âme, et qui "avaient des prières spéciales, appropriées aux circonstances, de ces oraisons brèves et naïves, composées par Mion sans doute, où chacune de leurs pensées, plaisir ou joie, chacun de leurs actes s'offrait à Dieu, humblement et lyriquement." Denis, le peintre, qui de sa fenêtre, soigne la vigne qu'il a plantée "dans une caisse suspendue au long du mur extérieur, et que par un jeu de poulie il fait descendre lentement, selon les progrès du cep, jusqu'à ce qu'elle touche la terre : la treille pousse ainsi de haut en bas et l'ingénieux Denis jouit déjà de l'ombre qu'il eût, *différemment*, attendue des années et des années." Joseph, le pharmacien, ennemi de la science, qui attribue le refroidissement de la terre aux courants d'air établis par le percement des tunnels, et qui propose de "fermer" le canal de Suez ! Baptistin, l'idiot, le bouffon de Mazargues, "la pauvre bête aux yeux vides et doux", mais dont la manie est de vouloir embrasser les filles qu'il rencontre : "elles le repoussent ; il les poursuit, mais, malgré la hâte avec laquelle il gigote, ne parvient jamais à les atteindre ; alors, furieux, brandissant une de ses pattes de bois, il fait le geste d'en assommer l'objet de son désir et, s'acharnant sur l'imaginaire victime étendue sans connaissance à ses pieds, il frappe la terre, rageusement, de grands coups qui soulèvent autour de lui un nuage de poussière."

L'histoire la plus touchante est celle de Marius, le maçon, qui perdit sa femme. La voici :

" Comme il rentrait, un soir, à l'enclos, sa journée finie, il l'aperçut de loin assise sur une borne du chemin. Elle était venue au-devant de lui, comme pour lui dire adieu, la pauvre femme. En la voyant il pousse un cri : c'était la première fois depuis leur mariage qu'elle venait l'attendre. Qu'avait-il pu se passer ? Elle le rassura.

— Je ne me suis pas sentie bien tout aujourd'hui, et, comme Claude, Claudon et Claudine ne sont pas encore rentrés, j'ai eu peur toute seule, et je suis sortie sur la route. Je suis tout à fait bien maintenant.

Elle pris son bras, et ils s'acheminèrent vers la maison. Elle marchait avec peine, traînant ses pieds dans la poussière, et c'était un petit nuage blanc qui s'élevait à leur passage, dans le crépuscule.

Un ciel d'orage charriait de gros nuages d'ouate noir ; au-dessus des murailles basses de l'enclos, les cyprès du cimetière se dressaient funèbrement.

— Allons, ma pauvre vieille, un peu de courage, répétait Marius. Nous y sommes, va, tu pourras t'asseoir.

Et, comme il l'aidait à franchir le seuil, elle s'affaissa dans ses bras et rendit l'âme.

Quand Claude, Claudon et Claudine arrivèrent, la nuit était venue. Un bruit de sanglots venait de la maison, et ils trouvèrent Marius, couché à terre contre le cadavre de sa femme, dont on ne put l'arracher... "

N'est-ce pas que cela est vivant, prenant, et qu'il y a une beauté dans cette simple narration d'un petit fait humain ?

J. C.

*
* *

L'ÉVENTAIL DE CRÊPE, par *Edmond Jaloux*. (Pierre Lafitte et Cie.)

On voudrait pouvoir aimer ce roman non seulement dans sa réussite qui est, elle, prestigieuse, mais dans son intention.

Est-ce un vice de notre esprit qui ne sait pas se débarrasser de l'image irrémédiablement factice de trop de romans et de drames mondains ? mais si renouvelée qu'elle soit d'agréments de style et de subtilités sentimentales, la manière mondaine, même chez un Jaloux, ne parvient pas à entraîner un acquiescement total de notre âme. Le " monde " a frelaté les sentiments, les mots ; nous ne consentons plus à nous intéresser à ses personnages, qu'en les dépouillant d'abord du costume, de l'appareil des gestes affectés, de l'enveloppe du milieu. Or, le don poétique de M. Edmond Jaloux se plaît à peindre ces dehors, à raffiner jusqu'à la préciosité sur de conventionnelles élégances et le ton même du récit s'interpose entre nous et l'action humaine profonde qu'il nous est dès lors difficile de directement épouser. La triste aventure sentimentale et romanesque de Marthe Hérouin nous eût mieux touchés, mise à nu, réduite aux dimensions d'un *Adolphe*, resserrée, desséchée — résidu de sentiments purs. Que l'auteur n'a-t-il effacé le décor autour d'elle, le suggérant, en quelques traits, usant de la réticence pudique qui donne tout son prix à son précédent roman *" Le reste est silence " !* Néanmoins l'*Éventail de Crêpe* renferme d'excellents morceaux, surtout dans les dialogues d'amour et les descriptions psychologiques : l'émotion atteint alors à une délicate pureté... Mais nous songeons malgré nous qu'autrefois, l'auteur nous donna mieux que la promesse d'un art plus franc, plus copieux et plus divers ; nous redoutons pour lui l'entraînement du monde ; et c'est moins au présent livre que nous marchandons une louange entière, qu'à ceux qui pourront naître ensuite du trop grand succès de celui-ci.

H. G.

* * *

L'ATTITUDE DU LYRISME CONTEMPORAIN, par *Tancrède de Visan.*

Le temps n'est pas encore venu de dresser le bilan de ce qu'on appelle bien improprement le symbolisme. Mais si les plus remarquables de ses représentants n'ont achevé encore

ni leur œuvre, ni même leur courbe, le principe de leur effort est fixé et l'influence proprement lyrique qu'ils exercent présente certains caractères qu'une évolution ultérieure ne saurait plus en rien changer. M. Tancrède de Visan a entrepris de définir, derrière la diversité des œuvres et des figures, les traits communs à la génération de 1890 ; il l'a fait avec amour et méthode, et la réussite de son dessein a pour nous d'autant plus de prix qu'il est le premier à avoir tenté dans un esprit philosophique, cette utile entreprise d'unification. Le symbolisme a vraiment existé ; le symbolisme a possédé une doctrine, une doctrine sous-jacente qui reliait entre eux, à leur insu, les plus divers esprits ; le symbolisme a rétabli dans son absolue pureté le lyrisme, trop mêlé chez nous d'éloquence, trop alenti de didactisme et c'est le plus noble présent qu'on ait fait de longtemps à la littérature de la France ; le symbolisme. d'un geste essentiellement français, a uni dans l'art les contraires, l'expansion et l'ordre, le mouvement et la plastique, — intention et construction.

Nous saurons gré à M. de Visan de l'avoir reconnu jusque dans la théorie " occidentale " de M. Mithouard, jusque dans l'attitude sociale de M. Barrès, aussi bien que dans la métaphysique bergsonienne : de tous ceux dont il parle, il parle excellemment, avec ardeur et conscience. Mais il manque à son livre, pour paraître complet, l'étude des trois ou quatre influences génératrices qui dominent le mouvement : Verlaine, Mallarmé, Rimbaud et Laforgue ; il manque la délicieuse figure de Van Lerberghe, la grande et pathétique figure de Claudel; celle de Moréas; celle de Jammes, — symboliste, quoi qu'il en ait, par son sens profond de l'analogie et plus que tous ; il manque surtout un plus juste sens des proportions dans l'appréciation des œuvres, dans les développements qui leur sont consacrés. M. de Visan bien à tort a fui le reproche de pédantisme. Ce n'est pas nous qui le lui aurions adressé. — Nous retiendrons comme excellentes les études sur Paul Fort, sur Vielé-Griffin, sur Gide, sur Bergson, et en attendant le livre de doctrine et de mise au point générale que M. de Visan nous doit, nous citerons entre bien d'autres une de ses meli-

leures formules qu'on ne saurait trop méditer : " La liberté en art ne signifie rien autre que le pouvoir de faire tout son devoir de poète". Tout leur devoir, nous pouvons dire que les symbolistes l'ont fait.

H. G.

*
* *

L'ORDINATION, par *Julien Benda* (Cahiers de la quinzaine).

L'Ordination, c'est *Adolphe*, tout simplement. Un homme, dont nous savons qu'il s'appelle Félix et qu'il est riche et mondain, se détache d'une petite bourgeoise mariée, du nom de Madeleine. Pas de paysages, pas de descriptions, pas de portraits. Rien que la psychologie d'un amoureux qui se déprend d'une femme. Mais suffit-il de dire psychologie ? Il y a autre chose ici que la pure observation d'une passion qui se meurt. Félix ne se contente pas d'assister en spectateur lucide et clairvoyant à cette agonie. Il l'explique, et non pas même en physiologiste, comme tant d'autres, mais en métaphysicien qui clarifie et intellectualise les sentiments jusqu'à y voir un simple jeu de concepts. On croirait par instants à une transposition romanesque de l'*Ethique*.

Pourquoi ce petit livret, si curieux, si savant, si subtil, nous laisse-t-il sur une impression bizarre de malaise et de mécontentement ? Je crois qu'à une étude consacrée à M. Benda on pourrait donner pour sous-titre : *De l'impuissance de l'intelligence pure en art et en philosophie*... M. Benda est intelligent à l'excès. Et, tant que l'intelligence suffit, il nous subjugue et nous ravit. Voyez l'Avant-propos dont il a fait précéder, il y a quatre ans, dans les *Cahiers de la Quinzaine*, l'essai de M. Sorel sur *Les préoccupations métaphysiques des physiciens contemporains*. C'est de tous points remarquable. Quels dons merveilleux de clarification ! Quel talent généralisateur ! Quelle prodigieuse lecture qui va de Berkeley à M. Duhem en passant par M. Poincaré et M. de Freycinet ! On me dit que M. Benda a été un excellent polytechnicien. C'est le contraire qui m'étonnerait. Mais que M. Benda vienne à quitter ces sphères exclu-

sivement intellectuelles, et le charme est rompu. Je pourrais en donner pour preuve, non seulement l'*Ordination*, mais encore les deux "Cahiers de la Quinzaine" qui l'ont précédée, *Mon premier testament*, confession intellectuelle à la manière du *Discours de la Méthode*, et *Dialogue d'Eleuthère*, propos platoniciens sur les femmes, l'amour, le Bergsonisme. Cela est incomparable de lucidité, d'invention dialectique, d'ingéniosité critique et d'érudition. Et cela cependant laisse insatisfait et troublé. C'est qu'ici l'intelligence est insuffisante. Il y faudrait l'intuition.

C. VETTARD.

*
* *

PUYCERRAMPION, par *Andrée et Jean Viollis*,

M. Jean Viollis qui débuta dans les lettres par quelques vers charmants et une manière de petit chef-d'œuvre, l'*Emoi*, ne semble pas avoir encore tenu toute l'exquise promesse de sa jeunesse. S'est-il effrayé des limites qu'une réussite première posait à son développement à venir ? S'est-il méfié d'une perfection trop précoce ? Toujours est-il que l'élargissement de son dessein lui a fait sinon perdre, du moins un peu banaliser quelques-unes de ses qualités et précisément les plus délicates — mais au profit de quelques autres plus rudes et plus vivantes qui ne se sont jamais encore épanouies avec autant de décision que dans *Puycerrampion*, son récent livre. On se souvient avec quelle ingénieuse simplicité il nous conta l'histoire de *M. le Principal* en un récit volontairement terne et pourtant riche de douceur. Il s'essayait à grouper autour d'un héros central un plus grand nombre de figures, à faire vivre un ensemble autour d'un individu. Il y réussissait, mais avec moins d'accent que de finesse. Jugez de notre étonnement en présence de *Puycerrampion*, où son talent, aidé d'une collaboration féminine, se révèle à nous non pas plus subtil encore et plus tendre, mais plus âpre dans le dessin, plus éclatant dans la couleur. Certes, nous voici loin de la courbe logique suivant laquelle se développait l'aventure tragi-comique de *M. le Principal :* il ne s'agit pas ici d'un roman de déduction rigou-

reuse, mais d'une suite de tableaux divers, presque sans lien apparent, baignant dans une atmosphère commune et tendant à signifier par leur juxtaposition concertée la vie d'une petite ville du Midi, agitée de rancunes et de desseins électoraux. Comment tous les incidents de la vie sont capables de devenir "matière politique", voilà ce que les auteurs se sont amusés à nous démontrer sous la forme la plus directe, la plus cocasse, la plus variée, et relevée de quelque émotion. Un grand nombre de personnages y concourent ; ils sont crayonnés avec verve, non pas peints ; et c'est le reproche que je ferai au titre du livre, de placer au premier plan un personnage (Puycerrampion, l'ancien proscrit) qui ne tranche sur les autres que par la noblesse falote de son âme, non par son importance dans le récit. Par lui le livre acquiert une unité factice et superflue : l'unité d'atmosphère y suffisait. Mais plaisons-nous à saluer dans cette pittoresque rhapsodie d'anecdotes et d'aventures, le signe d'une extension possible du roman dans un mode plus libre, plus aéré, plus souple, celui-là même que dans *Bouvard et Pécuchet* Flaubert nous indiqua et par lequel il semble avoir tenté d'échapper à son esthétique. Celle-ci pèse encore sur nous de tout le poids de sa rigueur ; légitime, admirable, ne l'admettons point exclusive. Aimons le désordre cherché du libre et gai roman d'Andrée et Jean Viollis.

H. G.

*
* *

EN WALLONIE, par *Louis Piérard* (Lamertin).

M. Louis Piérard réunit une série de courts essais sur les provinces wallonnes : descriptions, faits divers, anecdotes, portraits. Beaucoup de ces pages sont intéressantes, mais l'auteur ne parvient pas à nous donner de son pays une de ces images fortes et vivantes qui s'imposent à la mémoire et servent de centre de cristallisation à tout ce que par la suite nous apprendrons de ce même pays. Pour une telle peinture, M. Louis Piérard manque de puissance et de poésie.

Il célèbre, comme il convient, les poètes patoisants des pro-

vinces wallonnes. On éprouve un étonnement toujours nouveau devant les listes de poètes patoisants dont aujourd'hui chaque province se glorifie. Chaque dialecte en comprend à peu de chose près autant que le français qui, remis à sa place, reprend ainsi son rôle modeste de patois d'Ile de France.

Il n'y a aucun mal à ce que des hommes que tourmente le besoin de versifier le fassent en la langue qui leur est familière, plutôt que d'encombrer la librairie française de mornes devoirs d'écoliers. Mais il ne faudrait pas perdre de vue les conditions du problème. Le langue française est un instrument de précision qui demande une main experte. Les patoisants ont beau jeu : ils font de la sculpture à la hache et très vite ils atteignent les limites de leur art. M. Piérard dit avec plus de générosité que de justesse :

" De même que jadis, on eût pu écrire : François Villon, vagabond et poète, Robert Burns, laboureur et grand bucolique, de même nous avons la joie de pouvoir dire, à l'aube de ce siècle qui est gros de promesses : " Jules Mousseron, ouvrier mineur et poète ", comme aussi : " Stijn Streuvels, boulanger et conteur. " C'est que, peu à peu, on détrône la conception du littérateur industriel, du fabricant de romans ou de comédies à la Paul Bourget, marqué à son berceau du signe prophétique et qui fournit mécaniquement des trois-cinquante. Cette conception dangereuse, nous la devons au XIX[e] siècle. Et voici que d'humbles ouvriers, des manuels (horreur !) tirent de la lyre des accents insoupçonnés. "

On peut ne pas professer pour M. Bourget une admiration sans limite et croire cependant que son " industrie " s'est trouvée plus féconde que les improvisations que Jules Mousseron et Stijn Streuvels " tirent de la lyre ".

— Nous avons chance de trouver plus d'amusement aux transpositions qu'un autre wallon, Bosquétia composa des fables de La Fontaine. Nous y verrons le corbeau qui pour montrer sa belle voix

Lache in couââc comme in coup d'grisou

et l'histoire de Perrette se terminer par cette morale inattendue :

I n' faut d' jamains sautés avu n'cruche plein' su s'tiesse.

Toutes les citations que M. Piérard fait de ces fables témoignent d'un humour et d'un bon sens fort amusant.

J. S.

*
* *

FLANES RUSTIQUES ET MARINES, par *Louis Even* (Grasset).

M. Louis Even a soin de nous indiquer la liste de celles de ses poésies qui ont été mises en musique. Même sans cet avertissement, on devinerait sans peine que de telles strophes ont dû tenter les compositeurs. On y trouve, aimablement rajeunie et verlainisée, la chantante mélodie de Sully Prudhomme.

On n'ose plus parler des bienfaits de la rime. Il est pourtant manifeste que M. Even tire de certains rappels de son une sorte d'accompagnement continu qui rend superflu celui de la musique. Qu'on en juge par cette fine chanson :

MATIN VOILÉ

Les grappes jaunes des cytises,
Dans l'air léger du ciel gris-bleu,
Se bercent en un souple jeu,
Par le moindre souffle surprises.

La mer, qu'un soleil pâle irise,
Se moire de courants soyeux
Où le pli frais du flot joyeux
S'atténue et s'immobilise.

Tour à tour faible et capiteux,
Un parfum d'œillets s'harmonise
A la matinée indécise.

Et selon qu'il s'enfle ou s'épuise
Au souffle indolent de la brise,
Tu clos ou tu rouvres les yeux

Dans une lassitude exquise.

J. S.

*
* *

PETROUCHKA, ballet d'*Igor Stravinski, Alexandre Fokine* et *Alexandre Benois.*

C'est parce que nous aimons les danseurs russes que nous prétendons ne pas dissimuler leurs défaillances et que nous leur avons reproché l'erreur de *Narcisse.* Mais quelle joie de pouvoir après la réprimande revenir à l'éloge et de s'abandonner de nouveau à l'admiration ! Car ces Russes sont des enfants très chers que l'on se dépêche de gronder, tant on brûle de leur dire : " Et maintenant c'est fini ; je vous retrouve tels que je vous aime."

Rien ne ressemble moins à *Narcisse* que *Petrouchka.* Il faut appeler *Petrouchka* un chef-d'œuvre ; un des plus imprévus, des plus primesautiers, des plus légers et bondissants que je connaisse. Que de travail, de calcul, de vaine recherche dans *Narcisse !* Il semble que les auteurs se soient épuisés à joindre des lambeaux disparates d'invention. Mais à tant d'application *Petrouchka* fait la nique et danse sur un pied. Il naît un soir tout fait, tout droit, tout prêt ; il est complet, il est franc, il ne sait rien ; d'un saut il est sur le bord de la scène et s'agite et trépigne. Il fallait qu'il vînt pour nous faire sentir combien la fantaisie se fait rare. Ce ballet est fertile comme une comédie de Shakespeare ; il a le même élan et la même santé, il a la même justesse dans le caprice ; aucun détail arbitraire, dans un monde extravagant tout est à chaque instant ce qu'il devait être ; je suis perpétuellement surpris et pas une fois dérouté.

La musique est d'Igor Stravinski ; ce nom que nous apprit l'*Oiseau de Feu*, nous ne l'oublierons plus. Ce jeune musicien connaît et manie avec facilité notre orchestre moderne si laborieux et surchargé. Mais il ne cherche pas comme d'autres à se compliquer davantage ; il ne veut pas être original à force de petits rapprochements, de hardiesses minuscules, de fragiles et instables équilibres harmoniques. Son audace au contraire se marque par des simplifications (il y a dans *Petrouchka* un

interlude qui n'est fait que d'énormes coups de grosse caisse). Il ose sans broncher mille grossièretés délectables ; il supprime, il éclaircit, il ne pose que des touches franches et sommaires. Il prend une trompette et sa trouvaille est de ne prendre qu'elle. Il sait sous-entendre avec puissance et sa vigueur est faite de tout ce dont il apprend à se passer.

Cette décision donne à sa musique une rusticité admirable, une brave et maligne gaîté. Tantôt elle est brusque et burlesque comme la danse accroupie des moujiks ; tantôt elle est d'une noblesse enjouée et familière, où l'ironie n'est plus que dans un peu d'endimanchement ; elle a la tournure des belles jeunes filles qui, le poing sur la hanche, avec leurs coiffes, se balancent dans leurs larges robes aux couleurs sucrées comme celles des images.

Quant aux danses, elles ont été imaginées par Fokine et témoignent d'un vrai génie. C'est ici que l'homme qui sait sentir son corps au bout de son âme, trouve à se réjouir : voici donc l'usage de tous mes membres et de chacun, voici toute l'agilité qu'ils contiennent et peuvent développer. Je comprends mieux maintenant ce qui m'émeut si fort dans la danse : rien de plastique, aucune attitude, mais de voir un être humain penché, tendu, prêt au bond : et soudain il s'avance, il court, il tourne, il lève les bras, il se démène obéissant frénétiquement aux rythmes obscurs de sa vie qui déborde. Il frappe le sol du pied. C'est assez pour ma joie.

La danse est l'art où l'on crée avec soi-même, avec les matériaux les plus immédiats et les plus naturels dont on puisse disposer. Nous devrons à la Russie de l'avoir réapprise. N'est-ce pas elle qui semble devoir retrouver de tant de richesses dont nous ne savons plus que faire, un emploi naïf ?

J. R.

* * *

UNE COMÉDIE DU DUC DE LAUZUN.

MM. Auguste Rondel et Théodore Lascaris viennent de publier chez Honoré Champion une petite comédie en deux actes: *Le Ton de Paris ou les Amours de bonne compagnie* par

Armand-Louis de Gontaut duc de Lauzun. MM. Rondel et Lascaris ont retrouvé cette œuvre légère et charmante dans un *Recueil des Pièces de Théâtre nouvellement lues par M. le Texier en sa maison Lisle Street, Leicester fields, à Londres* et daté de 1799. C'est à son retour d'Amérique et pendant un séjour à Londres, en 1787, que le duc de Lauzun, comme une marque d'estime particulière, fit don de sa comédie à M. le Texier dont il prisait le talent. Ce M. le Texier, *le premier lecteur du monde* au dire de J.J. Rousseau, était un comédien de Société. Grimm dit de lui, dans une lettre de février 1774 : " M. le Tessier (*sic*) receveur général des fermes de Lyon, homme d'esprit, ayant la passion du théâtre et étant comédien de la tête aux pieds, a imaginé de former sa voix, naturellement flexible, à lire tous les rôles d'une pièce, en leur donnant à chacun le ton de leur âge et de leur caractère. Cette mutation subite, sans charge et sans saccade, est d'un effet surprenant, et produit une illusion complète. Aucun des personnages n'est négligé, tous font leur effet. Son visage, qui passe subitement à l'expression qu'il faut prendre, est toujours juste..." Et Mme du Deffand écrit à Voltaire : " Avez-vous ouï parler de M. le Texier qui, assis dans un fauteuil, avec un livre à la main, joue des comédies où il y a sept, huit, dix, douze personnages, si parfaitement bien qu'on ne saurait croire, même en le regardant, que ce soit le même homme qui parle. Pour moi l'illusion est parfaite et je crois entendre autant d'acteurs différents. Il serait impossible que plusieurs comédiens puissent jouer les scènes avec la même chaleur qu'il les joue tout seul ; il se coupe la parole ; enfin je n'ai rien entendu d'aussi singulier..."

Le Ton de Paris n'est pas une comédie dont il soit aisé de rendre compte. Nulle intrigue ne s'y noue. Elle présente, comme nous en avertit l'éditeur " un enchaînement de scènes parfaitement dialoguées et liées les unes aux autres avec beaucoup de facilité. Le style en est naturel, pur et coulant ; on y reconnaît aisément le langage des personnes de la Cour de France." Elle plaît enfin par son libertinage mesuré, son élégance spirituelle, son détachement qui n'est point sans secrète amertume. C'est le ton et ce sont les personnages des *Mémoires*

de Mme d'Epinay plutôt que ceux des *Liaisons Dangereuses*. Avec un peu plus d'intention dans la conduite et d'accent dans les caractères, on se hasarderait à discerner dans *Le Ton de Paris*, comme un faible et lointain crayon de *la Parisienne* de Becque...

J. C.

***

REBOUX CONTRE CLAUDEL. — Dans *le Journal* du 11 Juillet, M. Paul Reboux écrit :

" Quand les initiés parlent de M. Paul Claudel, c'est en baissant dévotement le ton, en prononçant tout de suite le mot de génie, en faisant presque le signe de la croix. C'est pourquoi j'ai commencé la lecture de cet ouvrage avec la componction qu'on a pour entrer dans une église. J'ajoute qu'au bout de quelques pages ma tendance à la dévotion s'est dissipée. Ce n'est pas que soit confus le drame qui se passe entre Mme Sygne de Coûfontaine, le curé Badilon, le vicomte Ulysse-Agénor-Georges de Coûfontaine, le Pape Pie, le roi de France et le baron Turlure. Il est au contraire irréprochablement clair, puérilement clair. Certes, quand M. de Coûfontaine dit d'un chien: " Je lui ai appris à ne pas parler ", ou déclare : " J'ai un chapelet dans mon cœur à dire quand je ne dors pas, grain par grain, les têtes coupées de mon père et de ma mère et de tous les miens ", ou quand le baron Turlure affirme : " Ah ! c'était du sang que j'avais dans les veines et du sec, pas un pâle jus de citrouille, mais de l'eau-de-vie bouillante, telle qu'elle sort de l'alambic et de la poudre à canon, plein de colère, plein d'idées, et le cœur sec comme une pierre de fusil ", on est un peu éberlué. Mais la plupart du temps les personnages prononcent, en une langue irréprochable, des paroles oiseuses. Un invincible ennui se dégage de cette œuvre prétentieuse et sans éclat. C'est du Villiers de l'Isle-Adam plat et terne, et de l'Ubu Roi triste."

L'auteur de *Maison de Danses* et de la *Petite Papacoda* toisant avec cette superbe aisance l'auteur de l'*Arbre* et de

Connaissance de l'Est : voilà un spectacle extraordinairement bouffon, que nous remercions M. Reboux de nous avoir donné. Ce n'est pas la première fois que ce M. Reboux confesse " un invincible ennui " au contact d'ouvrages qui ne sont point nés sur le boulevard. Et nous savons de reste que l'atmosphère des salons mondains, des cabinets de rédaction et des théâtres à la mode mûrit mal un esprit pour l'appréhension de la beauté. Tel jeune homme, débilité par de chétives nourritures, qui puise, chaque matin, dans un "conte" du *Journal* ou d'*Excelsior* le suc de sa culture et l'élan de son ambition, peut bien se sentir offensé par une vraie grandeur. Enfin c'est la vertu d'un Mallarmé ou d'un Paul Claudel d'interdire à certaines intrusions l'accès de leur domaine...

Mais n'est-il pas choquant, pénible même de voir *La Petite Gazette Aptésienne,* qui compte parmi ses collaborateurs de bons écrivains, faire cause commune avec un M. Reboux en enregistrant les platitudes qu'on a lues plus haut comme " jugement équitable sur M. Claudel " ?

J. C.

REVUES

De *la Semaine Littéraire* (22 Juillet) :

Les admirateurs d'Ibsen vont acquérir la petite maison de Grimstad où le grand écrivain dramatique fut commis pharmacien.

Mlle de Mestral Combremont a tracé un amusant crayon de celui-ci :

" Sa vigueur physique et sa puissance de travail étaient phénoménales. Outre son travail au magasin et à l'officine, qui lui prenait toute la journée, il préparait les examens du collège, sans professeurs, se tirant d'affaire avec des livres, comme il pouvait. De plus, il était possédé déjà de la rage d'écrire, il passait des heures à imaginer des drames, à construire des pièces. A ses moments perdus, — car il trouvait encore le moyen d'en avoir, — il prenait son crayon d'humo-

riste, ou son pinceau de paysagiste, et ce qui sortait de l'un ou de l'autre ne manquait jamais d'intérêt. Il réussissait du reste en tout, sauf cependant pour la musique. Quoique doué du sentiment du rythme, il manquait d'oreille pour apprécier les intervalles, et ne parvint jamais à chanter."

L'un de ses amis, M. Christian Due, aujourd'hui octogénaire, publie un opuscule où il raconte sa première entrevue avec l'extraordinaire commis, auprès duquel — de là data leur amitié — il s'était rendu pour acheter quelques sous de taffetas d'Angleterre.

*
* *

A PROPOS DU CENTENAIRE DE THACKERAY

On vient de publier en Amérique les lettres de Thackeray à la famille Baxter. Dans la *Mercure de France* (16 juin) M. Léon Deubel en traduit quelques-unes qui sont infiniment touchantes. Elles révèlent l'amoureuse amitié que l'auteur d'*Henry Esmond* avait vouée à l'aînée des demoiselles Baxter, Sarah. Celle-ci mourut en 1862, et Thackeray écrit à ses parents, le jour de Noël :

" J'ai là votre lettre depuis longtemps. J'avais déjà appris la nouvelle par M. John Dillon, qui a des amis dans le sud. Mais je n'avais pas le courage de vous écrire. Je sais qu'il n'y a pas pour vous de consolation. J'ai moi-même perdu un enfant autrefois : cela suffit pour vous dire que je comprends votre douleur... Je regarde le portrait de Sarah dans mon album, puis l'estampe que j'ai achetée, il y a des années, parce qu'elle me rappelait Sarah, telle que je l'ai vue pour la première fois. Quelle magnifique créature ! Quelle vie ! Quel rire ! Quelle gaîté ! Et de tout cela, plus rien ! Et vous autres, malheureux, vous restez là à pleurer votre enfant chérie... Quel air mélancolique elle avait sur sa dernière photographie ! Comme je me souviens bien de sa toilette et du ruban rouge qui entourait ses cheveux ! "....

*
* *

D'un article qu'il consacrait récemment dans *Le Temps* à la

collection Camondo, léguée comme on sait au Musée du Louvre, nous détachons le passage suivant où M. Pierre Lalo détermine en quelques traits heureux la nature et l'importance de l'art de Degas. "... Impressionniste ou réaliste, il n'est en vérité ni l'un ni l'autre ; mais un classique de grande race, et de race française ; non de ceux qui sont asservis aux formules de la tradition, et pour qui la tradition n'est qu'inertie, mais de ceux en qui la tradition est force active et vivante, et qui s'en inspirent pour créer des formes nouvelles. Classique, il l'est par l'essence de son art, qui n'est pas l'art de reproduction et d'imitation de l'impressionnisme ou du réalisme, mais un art supérieur d'interprétation et de composition. Et l'esprit classique français dans la peinture n'a pas eu l'expression plus nette, plus pure d'éléments étrangers que l'art de M. Degas : sa clarté, sa vivacité, sa fermeté, sa concision, son goût souverain, sa force sobre, sa profondeur sans obscurité, sa grâce sans mollesse, son amour de l'accent incisif, du langage précis, bref et serré, tout cela est du fond même de chez nous, et rien que de chez nous. Il est un des plus grands dessinateurs qui aient existé ; il a eu, plus qu'aucun artiste de notre époque, le sens et le génie du dessin ; non pas du dessin petit, court, étroit, borné à une exactitude matérielle et photographique ; du dessin d'illustration qui est le dessin de presque tous les peintres, même des plus habiles ; mais du dessin des maîtres, du dessin qui est un style, qui est, suivant une parole de M. Degas lui-même, " une manière de voir " ; on ajouterait volontiers : une manière de penser. Dessin impérieux et souple, fier et familier, qui saisit les êtres à la fois dans toute leur vie, qui de chacun de leurs gestes et de leurs attitudes exprime la ligne définitive. Dessin pénétrant, nerveusement arrêté et creusé, le plus vivant, le plus original, le plus inventé qui soit, et en même temps le plus apparenté aux grandes formes de dessin du passé......"

*
* *

Dans la *Revue des Deux Mondes*, M. Faguet montre combien est abusive l'habitude de langage qui nous fait ranger Théo-

phile Gautier parmi les romantiques. Appliqué à l'auteur d'*Emaux et Camées* un tel adjectif n'a guère qu'un sens chronologique. Il établit une date, mais ne caractérise ni l'inspiration, ni l'écriture. Ce n'est qu'en s'arrêtant à des traits tout à fait secondaires qu'on parvint à le rattacher à la grande famille des Hugo et des Musset. Sa précision d'esprit, son ignorance de toute musique, sa haine de la philosophie, son peu de penchant vers un art didactique, tout le met en opposition avec les contemporains. — Puissent des études comme celle de M. Faguet rompre enfin ces factices catégories qui faussent, comme à plaisir, toute discussion.

* * *

M. Charles Chassé, dans un article *Celtes et Saxons*, parle du roman posthume de George Meredith *(Revue du Temps présent)*.

* * *

On se doutait que de nombreuses coupures défiguraient les Lettres de Mérimée à Panizzi, mais on ignorait que pour dissimuler les traces de ces opérations des phrases entières avaient été refaites. C'est ce que M. Henri Monod démontre dans le *Mercure* avec une amusante abondance de citations.

Le Gérant : André Ruyters.

Imp. The St. Catherine Press Ltd., Bruges (Belgique).

SOMMAIRE du No 31.

SOMMAIRE du No 32.

La Nouvelle Revue Française

se trouve à PARIS chez :

BENARD, Galerie de l'Odéon.
BLANCHARD, 4, Boulevard St.-André.
BOUGAULT, 77, Boulevard St.-Germain.
BOULINIER, 19, Boulevard St.-Michel.
BRIQUET, 32, Boulevard Haussmann.
COMMAILLES, 1, rue Auber.
CONARD, 17, Boulevard de la Madeleine.
CRES, 3, Place de la Sorbonne.
DRUET, 108, Faubourg St.-Honoré.
FEUILLATRE, 8, Boulevard Denain.
FLAMMARION, 14, rue Auber.
„ 10, Boulevard des Italiens.
„ Galeries de l'Odéon.
„ 36, Avenue de l'Opéra.
FLOQUET, 47, rue des Martyrs.
FLOURY, 1, Boulevard des Capucines.
FONTAINE, 50, rue de Laborde.
GALERIE d'ART DÉCORATIF, 7, rue Laffitte.
GATEAU, 8, rue Castiglione.
LAROUSSE, 58, rue des Écoles.
LEMERCIER, 5, Place V. Hugo.
„ Galerie Vero Dodat.
MARTIN, 3, Faubourg St.-Honoré.
MAYNIER et BRIMEUR, 54, rue de Seine.
MEA, 1bis, rue du Havre.
MELET, 46, Galerie Vivienne.
PAUL, Place Beauvau.
REY, 8, Boulevard des Italiens.
SAUVAITRE, 72, Boulevard Haussman.
STOCK, 155, rue St.-Honoré.
TARIDE, 18, Boulevard St.-Denis.
TASSEL, 44, rue Monge.
WEILL, 60, rue Caumartin.

et dans les principales bibliothèques des gares.